LE NU AU SALON (CHAMPS-ELYSÉES)

PAR

Armand SILVESTRE



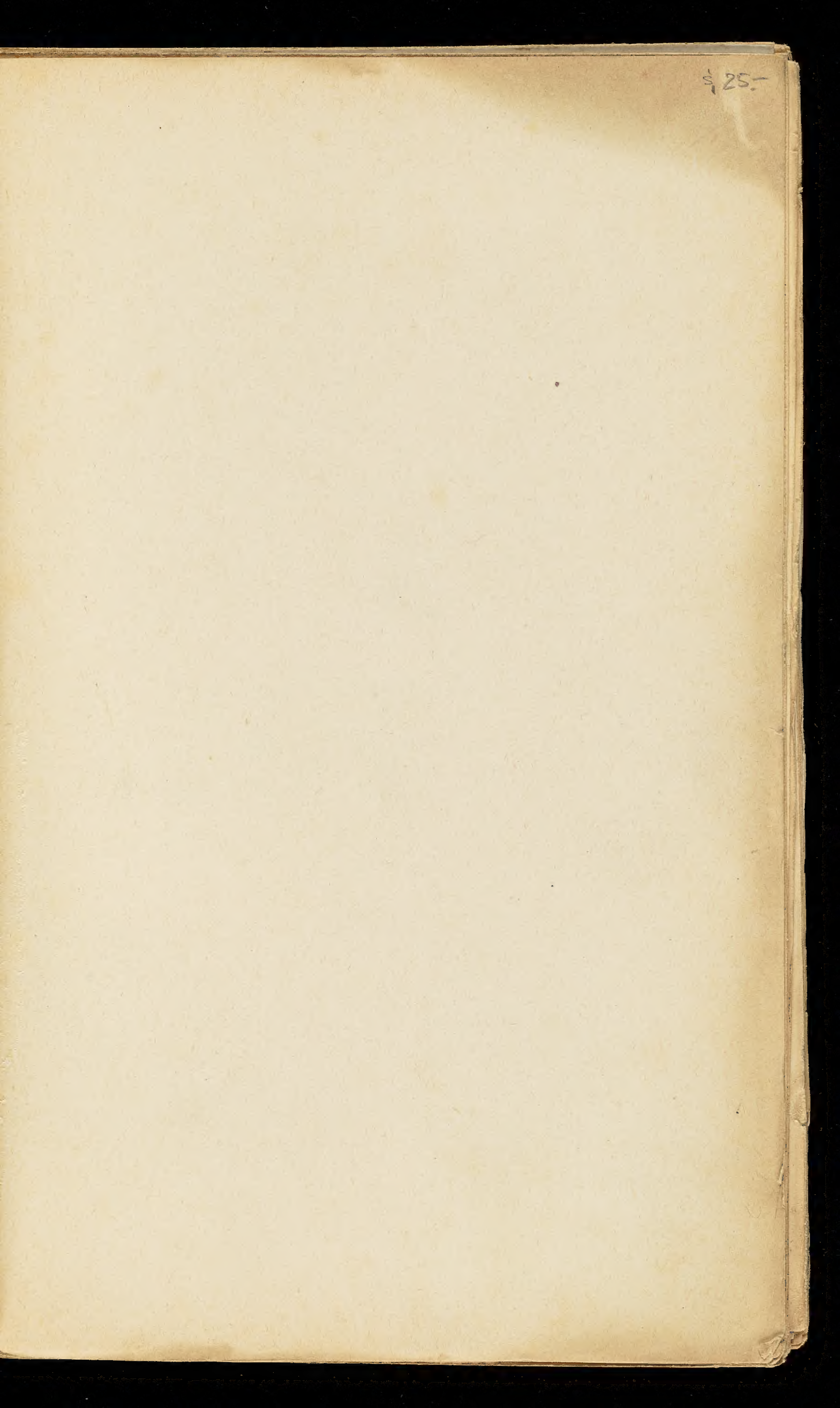
10e VOL. DE LA COLLECTION

PARIS

E. BERNARD & Cie, Imprimeurs-Éditeurs

53 ter, Quai des Grands-Augustins, 53 ter.

1892


$25.–

Le NU

AU

SALON DE 1892

(Champs-Elysées)

PARIS — IMPRIMERIE E. BERNARD & Cie,
23, rue des Grands-Augustins, 23

LE NU

AU

SALON de 1892
(CHAMPS-ÉLYSÉES)

PAR

ARMAND SILVESTRE



PARIS

E. BERNARD ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

53ter, Quai des Grands-Augustins, 53ter

1892

TABLE DES MATIÈRES

PEINTURE

Benner	Printemps	9
Berthault.	Phébé s'éveille. . .	53
Bourgonnier	Liliale	77
Calvet	Jeunesse	65
Checa	Une Bacchanale . .	11
Collin	Au bord de la Mer.	
Fantin-Latour . . .	Hélène	93
Flameng	Dans l'Olympe. . .	49
Guillon (E.)	Le Sommeil . . .	21
Hodebert	La Source	17

Huillard (Mme) . . .	Faut-il aimer ? . .	
Jamin (Paul)	Suzanne et les Vieillards	45
La Lyre.	Sirène	
Laroche	Baigneuse	13
Le Quesne (F.) . . .	La toile d'Araignée	89
Manceaux	Baigneuses	81
Némoz	Vertige.	37
Ooms.	Cupidon en chasse .	57
Picou (Henry-Pierre).	Vision d'Enfer . .	25
Piot	Captive.	29
Rieder	Dernières Feuilles. .	5
Verdier	Echos	61
Voillemot.	Printemps . . .	33
Wertheimer	Vision	85

SCULPTURE

Beer.	Réveil	113
Caussés.	Euterpe.	105
Coulon	Rêve d'amour . . .	117
Daragon (Laurent). .	Psyché	121
Deplechin (E.) . . .	Amphitrite	109
Fontay	Après la Sieste . .	125
Gaudez	Hébé	97
Veber (O.).	La Réprimande . .	101

A FRANZ SERVAIS

Je te dédie, mon cher Servais, à toi un chaste et un fervent de la Muse austère, cet éloge du nu dans l'art, et ce n'est pas seulement en témoignage de notre vieille amitié.

Je revendique, dans cet hommage, une fraternite dont je m'honore, notre idéal plastique, à tous les deux, ayant plus de points communs qu'on ne l'imagine.

Toi aussi, dans ton admirable Apollonide, *tu chantes la Beauté antique en des accents que je voudrais égaler, mais dont je me contente d'être l'Écho. Nous vivons, l'un et l'autre, de la grande fable païenne et nous sommes les derniers fervents peut-être des cultes abolis.*

Serrons-nous donc la main au pied du même autel où le Beau est uniquement adoré !

Armand Silvestre

27 Avril 1892.


AD. LALYRE



LA LYRE

SIRÈNE

Lorsque la mer et toi, vous serez face à face,
Abîmes toutes deux, toutes deux sans remords,
Le flot où tout se perd, ton cœur où tout s'efface,
En se parlant tout bas, compteront-ils leurs morts ?

Toi, la Beauté qui luis, Elle, la mer qui rêve,
— Terrestres infinis sous l'infini des cieux, —
Quand vous vous toucherez, montera, de la grève,
Des oublis révoltés l'hymne silencieux.

Entendras-tu mon cœur, dans cette voix immense
Que, sur la vague en pleurs, les vents emporteront,
Toi par qui mon tourment sans cesse recommence,
Qui d'un exil sans fin m'as mesuré l'affront ?

Ah ! que la Mort me prenne et que mon cœur se fasse
Flot vivant, pour venir à tes pieds se briser,
Lorsque la mer et toi, vous serez face à face,
La nuit mêlant vos fronts dans un même baiser !

Ainsi chante le poète à celle qui, fuyant les ombrages où — nouvelle Galathée, — il l'a entrevue, s'en est retourné vers sa vraie Patrie, le flot, éternel berceau de Vénus. Car les sirènes, quoique la mythologie prétende, ont souvent quitté les antres nacrés des rochers pour nous venir charmer, de leurs enchantements, jusque derrière les roches où les grandes aigles ont leur nid.

Des savants ont avancé qu'elles étaient sœurs des Druydesses et des vierges de l'île de Sen qui, pendant les tempêtes, sous le vol des alcyons éperdus, accouraient sur le rivage et mêlaient leurs chants sacrés, et leurs imprécations, aux grondements du tonnerre, aux mugisse-

ments de la mer, aux hurlements des vents. Ainsi apparaissent-elles, aux naufragés, comme des fées méchantes excitant et fouettant, autour d'eux, la colère des éléments.

La légende Grecque est plus douce et empreinte d'une plus délicate poésie.

La Sirène, à laquelle l'auteur de ce tableau reste volontiers fidèle, y incarnait l'enchantement féminin dans ce qu'il a de plus délicieux et de plus farouche à la fois. Voyez plutôt cette belle créature nonchalamment étendue au revers de la roche, une main ramenée sous sa chevelure pesante embroussaillée d'algues fauves, laissant pendre, de l'autre main, au-dessus du flot, la lyre faite d'un coquillage sonore, tendant au baiser tumultueux de la vague le marbre luisant et veiné de rose de ses pieds divins, tout ne respire-t-il pas, en elle, la volupté impitoyable et souveraine où s'épuise tout le sang de ses veines, depuis que l'Amour est le maître du monde. La double image de la Femme et de la Mer, également perfides et tentantes, a toujours séduit les peintres et les poètes. Ils les poursuivront jusque dans ce type si particulier aux femmes habitant les rivages... car

Dans leur cœur sans merci, les filles de la Mer
Ont gardé les fureurs d'Ariane blessée ;
En elle vit encor l'amante délaissée
Et qui venge sur nous, un souvenir amer.

Voilà pourquoi leurs yeux froids ont l'éclat du fer
Par qui, d'un trait lointain, la poitrine est percée,
Et, comme d'un miroir, où revit leur pensée,
Reflètent le foyer d'un éternel enfer.

Voilà pourquoi, parmi leur chevelure blonde,
Coule, ainsi qu'au soleil quand étincelle l'onde,
L'or des astres tombés et des rêves perdus,
Pourquoi leur bouche fière a ce cruel sourire,
Et leur poitrine, où plus rien d'humain ne respire,
Ne tend qu'un fruit pervers à nos bras éperdus.





RIEDER

DERNIÈRES FEUILLES

Toi qui viens frapper à ma porte,
Dis-moi ce que ta main m'apporte,
Pâle automne ?
— Une feuille morte.

Le mince présent, sur ma foi!
En me l'offrant, au moins, dis-moi
Ce qu'il veut dire ?
— Souviens toi!

Cette dépouille inanimée,
Qui donc, d'une main parfumée,
Te la remit ?
— Ta bien-aimée.

Gage d'amour ou de remords,
Ce bien cher entre les trésors
D'où vient-il ?
— Du pays des morts!

Ainsi rien n'échappe à cette grande mélancolie des dernières feuilles roulant sur les gazons, cependant que l'image des grands arbres dépouillés tremble dans les eaux moins limpides, au souffle qui vient du Nord, lourd déjà de l'âme des neiges à venir. Celle qui nous est montrée, dans la maturité triomphante de sa beauté nue, une main tendue vers les verdures jaunies accrochées encore aux troncs des chênes, et l'autre ramenée sur les yeux comme pour y enfermer le rêve de tout ce qui va mourir c'est la Beauté qui n'entendra plus, dans la fraîcheur des bocages,

l'appel triomphant du désir : c'est la Poésie qui ne pourra plus étendre ses belles ailes roses, comme un oiseau du ciel, dans la tiède caresse du soleil. Et l'âme des choses s'éplore, avec elle, dans cette grande désolation. L'automne est le temps des souvenirs. Sur une feuille morte, l'an passé, je traçai avec la pointe d'un couteau, l'image des fleurs printanières, la silhouette d'une violette et celle d'une rose. Et à l'aimée j'écrivis :

J'ai dessiné, pour vous, ces fleurs
Sur l'or clair d'une feuille morte,
Pour qu'un souffle vous les apporte
Avec mes vœux, avec mes pleurs.

Pâles, sans parfums, ni couleurs,
Et dolentes d'étrange sorte,
Elles chantent à votre porte
De mon automne les douleurs.

Que ne se peut-il qu'on renaisse !
Au beau soleil de ma jeunesse
J'aurais pris son plus beau rayon.

Et, sur votre route adorée,
Fait de sa lumière dorée,
Un doux et lumineux sillon !

Dernières feuilles! L'automne vient qui nous dira: Dernières amours! L'automne dont notre tête est blanchie et notre cœur séché. L'automne qui ne se contente plus de dépouiller les grands bois et d'endormir le chant des oiseaux, mais qui, lentement, descend au fond de notre être!









BENNER

PRINTEMPS

Dans le gazon où une constellation de fleurs sauvages semble s'être abattue, poussée par quelque souffle du ciel; où l'aile des papillons fait passer des étoiles de souffre, elle s'est étendue, les saules, où fuit encore

*

l'image charmante de Galathée, déployant plus loin leur ombre traversée de fils d'argent. Elle est le Printemps, puisqu'elle est la jeunesse éternelle, l'âme des renouveaux éperdus dans les sèves, tout ce qui console de vivre, la Grâce et la Beauté. Du long sommeil où l'avait retenue l'hiver, dans son lit frileux de neige, frileux et virginal, elle ne semble encore qu'à peine réveillée. Sur ses lèvres entr'ouvertes, le sourire qui passe, sous l'éclat des dents, semble encore lui venir d'un rêve ; et les beaux bras dont elle enveloppe sa chevelure dénouée sont pleins de nonchalances innocentes. Et cependant c'est le temps sacré de l'amour et des idylles, à deux, dans la profondeur mystérieuse des bocages !

Mais autour de sa chaste image, les oiseaux seuls chantent l'amour.

Non pas les oiseaux seulement, mais le berger invisible dont j'entends la voix lointaine et qui chante à la bien-aimée.

> Nous nous aimerons si tu veux,
> Tout un printemps. La douce chose !
> — Je mettrai, dans tes blonds cheveux
> La dernière violette et la première rose.

Tant que les lis revêtiront
Leur manteau de neige et de soie,
Tant que les oiseaux chanteront,
Nous mettrons si tu veux, en commun notre joie.

Et, seulement, quand jaunira
La verte toison des prairies,
Un même souffle emportera
Nos défuntes amours et les roses flétries !

Car tout est fragile, hélas ! dans cette beauté troublante du printemps, et, pour l'enfant seulement qui s'émerveille devant ses splendeurs rapides, l'illusion de la croire éternelle est possible. Tout cela mourra, dont l'épanouissement nous voudrait vainement faire croire que les Dieux ont enfin pitié de nous et qu'ils nous permettent de durables joies ! Mais à quoi bon attrister cette vision charmante des mélancolies à venir ? Assez tôt viendront-elles !

Il n'est chansons qu'au temps d'Avril
Quand, sur les lilas en péril,
Le vent frileux palpite et pleure.

Il n'est chansons qu'au matin clair
Où, dans la caresse de l'air,
Tinte la jeunesse de l'heure.

Il n'est amour qu'au temps de Mai
Quand la rose, au cœur parfumé,
S'ouvre au souffle tiède des grèves.

Il n'est amour qu'au soir vermeil
Où l'aile rose du soleil
Se referme, au loin, sur nos rêves !

Chantons donc et aimons, cependant que sur son lit de fleurs, le Printemps, la chevelure déployée, tend, aux baisers du ciel, la chasteté de ses formes nues et virginales. Tout dit, autour de lui, la tendresse des choses et des êtres énamourés. Mêlons notre voix au grand concert des oiseaux sous ces feuillées lointaines, des pâtres assis aux pieds de leurs bien-aimées, de tout ce qui sent encore un divin renouveau du désir et du rêve vibrer en soi !





LAROCHE

BAIGNEUSE

Cependant que l'archer vermeil
Sur les bruyères réchauffées
Disperse l'or de ses trophées,
Vainqueur de l'ombre et du sommeil.

Laissant les plaines embrasées
S'emplir de lumière et de chants,
A l'urne des côteaux penchants,
Viens boire le frais des rosées!

Je sais un taillis si profond,
Qu'aux fleurs même sur nous penchées,
Les peines resteront cachées
Que ton rire et tes yeux me font.

J'oublirai le mal que j'endure
Aux sereines clartés du jour,
Et jetterai sur mon amour,
Un linceul riant de verdure.

Et je chanterai le destin,
Cependant que ton pied superbe
Foulera mon cœur parmi l'herbe
Que mouillent les pleurs du matin!

Ainsi chanterais-je volontiers à l'aimable personne qui nous apparaît devant ce beau rideau de feuillage, dans un délicieux coin d'ombre où ne descend la lumière que comme tamisée à travers un voile d'or. Ainsi lui dirais-je timidement, cependant que, pour ouir sans doute la voix lointaine de quelque oiseau, elle tourne si gracieusement la tête, montrant sur l'ambre vivant de sa nuque, sa belle chevelure lourdement amoncelée; découvrant, dans une

pose pleine de grâce, la blancheur nacrée de ses épaules veloutées comme l'aile du papillon, ne nous dérobant rien enfin, — la généreuse créature ! — de la courbe harmonieuse de ses reins et de la rondeur voluptueuse de ses cuisses l'une contre l'autre pressées. Jamais tentatrice plus inconsciente, depuis Diane elle-même, ne se dressa devant le désir immortel que traînent, après soi, la jeunesse et la beauté.

Mais, à notre plainte, elle semble parfaitement insensible. Elle est toute à la joie égoïste de cette nature en fête autour d'elle, ou tout semble la célébrer d'un muet et tremblant hommage, depuis le ciel qui glisse vers elle son plus beau rayon d'argent jusqu'aux hautes herbes qui s'enlacent, amoureuses, jusqu'à ses genoux. Et non loin d'elle, la source s'impatiente, où elle descendra tout à l'heure, livrant au mirage indiscret de l'eau tous ses charmes solitaires. En vérité, au temps des anciennes mythologies, les Dieux dont l'âme habitait les sources étaient particulièrement heureux !

Mais nous sommes loin de ce temps vaguement paradisiaque.

Cette exquise demoiselle est notre contemporaine certainement, à en juger par sa coiffure toute moderne au chignon plusieurs fois retourné. C'est dans quelque parc

très désert qu'elle a découvert, sans doute, ce taillis profond où elle s'est pu rendre, sans blesser la pudeur, si parfaitement nue. Mais qu'un de nous s'avise de l'y aller rejoindre ! L'ombre même du vieux Pan, éparse encore parmi les feuillages, ne le saurait sauver.

Tout en maudissant ces âges pudiques où des vieillards nous voudraient refuser la contemplation de la Beauté nue, sachons gré aux peintres qui nous donnent encore cette vision olympienne, et ne nous demandons pas comment la vie idiote d'aujourd'hui s'accommoderait de leurs exquises imaginations.









HODEBERT

LA SOURCE

Celle-ci n'est pas debout comme la jolie figure d'Ingres et ne nous montre pas l'éternelle jeunesse de sa poitrine virginale, épanchant d'une urne la fraîcheur sonore des eaux. Moëlleusement étendue dans l'herbe fleu-

rie, les cheveux dénoués et flottant sur la nuque, masse d'ombre d'où jaillit la blancheur nacrée de l'épaule, en une ligne d'une simplicité suave, elle étend son beau corps, les hanches en marquant les saillies héroïques, abandonnée à quelque rêve que berce le bruit de ses propres flots.

Peut-être, moins pure que celle dont nous parlions tout à l'heure, cède-t-elle à quelque divine lassitude d'amour. Qui sait, derrière la roche, si quelque pâtre, en s'éloignant, ne chante pas, en parlant d'elle :

Sur la source elle se pencha :
La source doubla son image,
Et ce fut un charmant mirage
Qu'un peu de vent effaroucha !

Sous les grands bois elle chanta :
L'oiseau doubla son chant sauvage,
Et ce fut un charmant ramage
Que le vent lointain emporta !

Quand je baisai son doux visage
Sa bouche ma bouche doubla,
— Que me fait à présent l'orage !
Son baiser reste toujours là

Le pâtre qui, la voyant dans son miroir vivant, avait reconnu sa bien-aimée.

Mais où sont ses compagnes, les filles divines des grands bois aux mythologiques ombrages, mon éternel regret ?

Sérénité des temps où j'aurais voulu vivre,
Calme des bois profonds dont le parfum m'énivre
Dans le souffle lointain des âges révolus !
Près de la source en pleurs vous ne revenez plus,

Ecouter la chanson troublante des feuillées,
Vierges du rêve antique à nos voix éveillées,
Sœurs des Dieux exilés que, courbés sous l'affront,
Le peintre et le poète à jamais pleureront !

Qui vous ramènera sous la fraîcheur des ombres
Que l'oblique soleil fait tomber des bois sombres,
Comme un dernier manteau qu'il dépouille en penchant
Son torse de lumière au gouffre du couchant.

L'azur qu'a déchiré le feu de sa charrue
Se recueille, sentant sa profondeur accrue
S'ouvrir, dans le secret d'innombrables sillons,
Aux floraisons de lis des constellations.

C'est l'heure ténébreuse et l'heure taciturne
Où du rivage d'or monte le vent nocturne,
Où l'homme d'à présent, sans Dieux pour l'en guérir,
Souffre l'ennui de vivre et la peur de mourir.

De tout ce beau rêve Olympien, deux choses seulement

nous sont demeurées : la beauté de la femme dans sa nudité triomphante et la musique divine des sources dans la profondeur idyllique des forêts. Je sais toujours gré au peintre qui sait mêler ces deux souvenirs admirables dans un paysage de nature, où l'une de ces choses divines évoque l'autre, le murmure de l'eau semblant appeler la beauté de la femme et Celle-ci semblant attendre ce murmure pour bercer son sommeil.





GUILLON

LE SOMMEIL

Le soleil, déchiré par les rocs ténébreux
Tombe comme César, dans sa pourpre sanglante ;
Avant de nous quitter l'heure se fait plus lente
Et de confuses voix murmurent des adieux.

Le soir vient. L'horizon se remplit de lumière,
Et la pourpre s'allume aux rives de l'azur ;
Et le flot attiédi, plus profond et plus pur,
Enivre de chansons la rive hospitalière.

Derrière les brouillards où Phébé va s'asseoir,
La dernière colline a caché ses épaules.
L'onde baise tout bas les longs cheveux des saules :
Vesper luit comme un pleur dans l'œil profond du soir.

Cette heure mystérieuse n'est pas encore venue, mais on la sent déjà flottante dans le ciel. La jolie dormeuse l'a devancée. Après avoir donné aux oiseaux surpris une leçon de musique et cueilli quelques pâquerettes dans le velours du gazon, doucement bercée par les derniers échos de son propre instrument, adorablement nonchalante elle s'est couchée, un bras soulevant la tête et l'autre ramené en avant, dans une pose d'une adorable paresse. Et certainement elle rêve ; car un sourire léger, comme un papillon, effleure la rose de sa bouche et le doux frémissement de ses paupières doit y faire passer comme une poussière d'or dans l'enchantement obscur des prunelles.

Quel mystère pour l'amant que le sommeil de la Femme ! J'en ai chanté l'inquiétude autrefois et ces vers de ma détresse me reviennent à la mémoire :

Quand, sur tes yeux brûlés de leurs propres rayons,
Le sommeil a penché la fraîcheur de son aile.
Rêves-tu quelquefois de la chose éternelle
Que nous portons en nous, que toujours nous fuyons?

Sous ton front où la nuit s'épanche solennelle,
L'infini creuse-t-il d'implacables sillons,
Et, quand ton cœur n'est plus trahi par ta prunelle,
S'ouvre-t-il à la mer des grandes passions?

Marbre durant le jour, la nuit devient la femme?
Un songe, berce-t-il, dans le fond de ton âme,
Quelque amour innommé que tu nommes tout bas?

Tes sens s'éveillent-ils quand ta chair se repose?
C'est un tourment jaloux que ton sommeil me cause.
— Tu dois aimer en songe ou tu ne vivrais pas!

Je ne me permettrai pas d'interroger, avec cette intensité d'angoisses, la jolie personne qui repose si doucement ici, auprès de son violon muet. Je n'en ai d'abord pas malheureusement le droit. C'est d'une admiration toute platonique qu'il m'est donné de contempler la grâce savoureuse de ses charmes endormis. Hélas! où sont elles aujourd'hui celles que je suivais, par les grands bois, cueillant des anthémis et des violettes et qui, pendant que je leur lisais les vers que je venais de composer pour elles, s'endormaient poliment sous mes yeux! Je dois avouer encore qu'elles étaient plus vêtues que cette demoiselle, leur toilette m'ayant coûté beaucoup plus cher que ce

simple bouquet posé dans les cheveux. Dormez donc en paix, « musicienne du silence », comme Stéphane Mallarmé appelle les Saintes-Céciles des vitraux. Vous pouvez rêver de qui il vous plaît. Je n'ai pas le droit d'en être jaloux !









HENRI-PIERRE PICOU

VISION D'ENFER

Ah! Saint Antoine! Saint Antoine, il te manque quelque chose! C'est fort bien d'avoir, devant toi, cette bible grande ouverte, ce sablier renversé, et, plus haut, grimaçante avec un affreux rire de vieille, cette tête de mort. Tu ne bois que de l'eau, consciencieux anachorète et de grossiers légumes apaiseront ta faim tout à l'heure. Et correctement, comme un ascète qui se respecte, tu es vêtu d'un froc d'étoffe rude qui te doit déchirer la peau. Tout cela est d'un saint qui se macère avec une componction réelle, ici bas, pour le beau rêve de l'éternité. Mais je ne

*

vois pas, dans l'ombre de ta grotte, le groin rose, qu'éclairent deux petits yeux luisants comme des têtes de clou, de ton compagnon fidèle, l'immortel sujet de toute charcuterie authentique. Saint Antoine, aurais-tu répudié ton vieux et fidèle compagnon ? Je t'en estimerai moins !

Serait-ce les mauvais bruits qu'on répand sur son compte, qui t'auraient décidé à t'en séparer ? Serait-ce l'invasion du cochon australien qui t'aurait induit en cette extrémité ? Car celui dont tu avais fait ta compagnie était notre délicieux cochon français, celui qui se nourrit de glandée sur des colines pyrénéennes, et dont la chair est savoureuse entre toutes, conservée dans un linceul de cendre et de sel gris. Vous n'auriez pas été trop de deux cependant pour résister à la tentation qu'une magicienne t'apporte, tendant au-dessus de ta tête, volontairement chauve, le secret de quelque enchantement.

Ce n'est pas pourtant ce bâton ensorcelé, ce rameau diabolique que je redoute le plus pour tes vertus, ô pauvre saint qui semble veuf de ton ange gardien !

Ne porte-t-elle pas, en elle-même, ta perte certaine et le néant de ta fausse perfection, celle qui vient à toi dans l'éclat triomphant de sa chair nue, enveloppée seulement de sa chevelure dénouée comme d'un manteau royal, avec un sourire pervers aux lèvres et, dans les yeux, la flamme

éperdue du désir ? En vérité, je ne sais pourquoi elle recourt à quelque pouvoir surnaturel. Contre les sortilèges du malin il est des prières et des ressources. Mais je n'en sais peu contre les tentations irrésistibles de la volupté. C'est donc en vain que tu te débats, ô vaniteux anachorète, repoussant de tes mains étendues trop bas, le calice que te tend une gorge où l'humanité boit le bonheur et la vie depuis l'origine des âges ; que tu te dérobes au parfum de cette chair jeune qui t'enveloppe d'effluves où la raison est comme submergée. Tu ne te retournerais pas, pour contempler cette merveille, qu'elle ne t'en envelopperait pas moins de ses charmes irrésistibles et subtils.

Et puis le temps est passé des ascétismes héroïques où l'homme souffrait tout pour le mal sacré de la foi !

Les Christ ont saigné tout leur sang.
C'est en vain qu'au pied du Calvaire,
Vers l'ombre des croix s'effaçant,
La soif des peuples tend son verre.

L'air est vide et silencieux,
Où, sur les cœurs, vivants calices
Descendait la pitié des cieux
Vers la prière des supplices.

Le Golgotha s'est abaissé
Sous les niveaux égalitaires ;
Et le firmament s'est haussé
Plus haut que l'horizon des terres.

Homme tu n'a plus qu'à souffrir
Sous le poids mortel de tes vices.
Les martyrs sont las de souffrir
En d'inutiles sacrifices !

Jette donc le froc, ô saint Antoine, et relève le front. Ce n'est pas la tentation et l'éternelle damnation que cette belle image t'apporte. C'est le réveil de ton rêve impie et blasphémateur de la beauté ! C'est la rédemption de ta longue sottise par la volupté divine et par l'amour !





PIOT

CAPTIVE

Dans sa splendeur marmoréenne
Vénus s'enferma sans retour
Et depuis, jamais forme humaine
N'égala ce divin contour.

La Beauté fut, quoiqu'il advienne,
Et, n'eut-elle apparu qu'un jour,
Elle nous légua, souveraine,
Un culte éternel dans l'Amour.

En vain de la Grèce exilées,
Les courtisanes affolées,
A travers un monde blasé,

Promènent l'horrible et l'étrange.
Je cherche, sous ces corps de fange,
Les débris du marbre brisé !

Tel est le rêve éternel du poète, plus généralement de l'artiste, de retrouver, dans les images que lui jette la vie, l'auguste vision de la Beauté; et jamais il ne souffre plus que de voir celle-ci humiliée, jugeant qu'elle est demeurée, à travers les temps, la Reine immortelle du monde.

Quel sentiment si douloureux éveille en nous cette captive ? Celui de l'affront que subiront ses charmes, tombée qu'elle est, sans doute, aux mains de quelque maître farouche ou hideux. Car son regard inquiet et suppliant semble chercher à deviner ce que lui destine une volonté qui l'épouvante. Invisible pour nous, l'apparition passe certainement devant ses yeux.

Ainsi la Femme, faite pour l'agenouillement du monde tout entier, Déesse d'un temple que la Nature dresse autour d'elle, — n'ayant, que pour elle, des sources qui chantent, des cieux qui brillent, des feuillages et des oiseaux qui murmurent mystérieusement, — la Femme devant qui se

recueillent toutes les choses, s'anéantissent toutes les splendeurs, s'élèvent tous les rêves dans une floraison d'adorations et de tendresses, devient par l'iniquité des destins, l'esclave de l'homme fait pour la servir !

Tu procul a Patria ! Nec sit mihi credere tantum !

dit le beau vers du poète latin. La Patrie de la Femme, c'était l'amour éperdu et servile de l'homme, la soumission à tous ses caprices, le pardon de toutes ses perfidies, la protection toujours respectueuse, la caresse timide et comme honteuse d'elle-même. Voilà de quel Paradis vient cette exilée, accroupie devant nous dans je ne sais quelle terreur inquiète, les cheveux jetés aux épaules comme des chaînes nouvelles, les mains instinctivement liées par d'autres chaînes à venir.

Qui sait si le fouet ne déchirera pas bientôt ces chairs délicates « argile idéale, ô merveille » suivant l'admirable expression de Victor Hugo ; si la fatigue n'alourdira pas ces membres si délicieusement charnus et faits seulement pour les étreintes sacrées de la volupté ! Dans un cauchemar de tortures impies et de hontes imméritées, passe, pour nous, cette image de la Beauté profanée, de tant de trésors jetés à la brutalité d'un vainqueur inconnu.

Dans cette angoisse du regard ne vous semble-t-il pas qu'il passe aussi une mélancolie du souvenir ? Du pays où on la ramène, on n'a pas sans doute arraché son cœur ; et, là-bas, bien loin, dans quelque terre fleurie, autour des débris de son berceau, un amant se lamente, un fiancé dont la vie fut, du même coup brisée, un être dont la pensée l'emplit encore tout entière. Ainsi s'évoque, pour nous, tout un drame, autour de cette vision. Oublions-en l'horreur pressentie, pour saluer au passage ce modèle de grâces robustes. Oublions le contingent des faits pour nous absorber dans le culte de l'absolu, lequel est seulement la Beauté.

Car, à travers les trahisons et les dégoûts de la vie, l'immortelle splendeur des formes symbolise, seule, la pitié d'un Dieu et nous apporte la suprême consolation !









VOILLEMOT

PRINTEMPS

C'est le Printemps ! C'est le Matin ! Double jeunesse !

Dans la Nature en fête, près des pommiers fleuris qui firent les premières surprises d'Eve — car il semble que l'arbre dut être en fleurs quand elle-même, sans péché encore, le vit pour la première fois ; — soulevant les transparences légères d'un voile, pareil aux vapeurs qui montent des herbes lointaines dans un scintillement de rosée, elle

*

est la Jeunesse, elle-même en bouton encore; demain elle sera l'Amour. Déjà elle est la Beauté.

Et il semble que le beau rêve dont la Nature l'enveloppe soit sa parure originelle, toutes les choses n'ayant de charmes que pour les agenouiller à ses pieds blancs. Dans une pose qui n'est pas sans une ressouvenance vague de la *Source* d'Ingres, développant, en un mouvement noble et gracieux tout ensemble, les formes pures et les lignes chastement majestueuses, cette image aimable n'évoque-t-elle pas au loin les premières amours, celles dont Métastase a dit :

O Primavera, giuventu del anno !
O giuventu, primavera della vita !

La vision des bien-aimées d'autrefois chante, devant elle, dans ma mémoire. Voulez-vous écouter ce qu'elle chante ? Peut-être le même refrain tinte-t-il dans votre propre cœur !

Le pied blanc de l'aube a posé
Des poussières d'argent sur l'herbe
Et mis un pleur vite effacé
Au cœur d'argent du lis superbe

— O les beaux matins de printemps
Où le soleil, dans les rosées,
Allume des fleurs irrisées
De feux légers et palpitants.

Quand elle eut, sur mon cœur joyeux
Mis son pied, vivante lumière,
Des larmes mouillèrent mes yeux
Et mon cœur s'en fut en poussière.
— O les beaux matins de printemps,
Où l'âme, aux fleurs appareillée,
Des baisers de l'aube mouillée
S'emplit de rayons éclatants !

Le vent a séché sur les fleurs
Ce duvet brillant d'eau céleste.
De celle, qui causa mes pleurs,
A peine un souvenir me reste.
— O les beaux matins de printemps !
Pour la nature et pour la vie,
Votre douceur, trop tôt ravie,
N'aura duré que peu d'instants !

De toutes les fleurs, en effet, celle du pommier est la plus fragile et le moindre vent disperse les neiges roses de ses pétales ; de toutes les fragilités aussi, la femme est la plus fragile, dans sa beauté rayonnante comme dans son originelle vertu. Mais que nous importe ! Qui sait si

des fleurs éternelles ne lasseraient pas nos yeux ! Qui sait si la contemplation sereine de la Beauté immuable, elle même, n'arracherait pas, de notre rêve, fait de constrastes, les ailes charmantes de la fantaisie. Le souvenir de l'hiver passé et l'approche de l'hiver à venir nous font plus doux le Printemps. Et le poète aussi a des redoublements de tendresse devant l'amie qui doit vieillir, qu'il s'écrie comme Catulle :

Vivemus, mea Lesbia, atque amemus !

Ou comme Béranger :

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse,
Vous vieillirez et je ne serai plus !





NEMOZ

VERTIGE

Ce que la Bible a oublié de nous dire, c'est que le serpent avait suivi l'homme dans son exil terrestre : non pas l'homme, mais Eve, et que le tentateur préféra de beaucoup, sa proie aux délices du paradisiaque jardin.

J'aurais été absolument de son avis. Ce fut même, pour les hôtes du céleste Éden, un excellent débarras que celui de ce reptile. Mais ce fut, pour nous, un redoublement de maux que sa présence. J'ai reconstitué comme il suit, ce dénouement du premier drame de l'humanité, le départ de nos grands parents :

Sur le seuil de l'Éden près d'oublier sa trace,
Par l'épine terrestre un pied déjà mordu,
Sans remords du péché d'où germeront les races,
Adam tient, dans ses bras, celle qui l'a perdu.

Et Dieu lui dit : Avant que ton crime s'expie,
Les temps dérouleront leur fleuve solennel.
Je détourne mon front de votre race impie
Et vous fait les proscrits d'un exil éternel.

Et l'homme dit à Dieu, d'une voix sans reproche :
O maître, il n'est d'exil que pour les cœurs glacés.
Sur l'herbe dans les bois, dans les monts sur la roche,
Nous dormirons heureux et les bras enlacés.

La nuit, comme un rideau, tendra sur nous ses voiles ;
L'âme des fleurs, pour nous embaumera les airs.
Le silence l'ombre et les pleurs des étoiles,
T'apprendront que, sans nous, tes grands cieux sont déserts.

De ta vaine rigueur la tendresse nous venge,
Et le baiser vaut mieux que ton morne séjour.
Allume, triste Dieu, le glaive de l'archange !
Garde ton Paradis ! nous emportons l'Amour !

Mais Adam avait compté sans le serpent qu'il emportait aussi, sans le savoir, dans les plis de l'herbe que foulaient déjà ses pas d'exilé.

Voilà l'homme maintenant, abandonné à l'inconsciente fureur des éléments, éperdu, à travers les siècles, entre le souvenir du bonheur passé et l'éternelle trahison de la femme, le front courbé sur le sillon amer, ou courant la fortune à travers les abîmes, au caprice d'un voile fragile comme une aile. Il porte l'amour, consolateur suprême, dans sa poitrine; mais partout l'implacable ennemi de ses tranquilles délices le poursuit. Cet amant que le peintre nous montre au bord du gouffre, enlaçant dans ses bras celle qui l'y entraîne, captif de ses beaux bras chargés d'anneaux d'or, c'est celui qui a souffert toutes nos tortures.

Ce n'est pas seulement sur les sables de la mer lointaine, où ses mains creuseront son tombeau, que ce des Grieux d'un autre âge a suivi sa perfide Manon. C'est parmi les rocs désolés déchirant le ciel comme les dents d'un monstre révolté, dans un effroyable escarpement de pierres d'où

montent les épines, d'où se dresse une forêt de flèches prêtes à ensanglanter sa chair.

Elle, on dirait que l'abîme la tente, que la Mort la charme de sa mystérieuse chanson, que des voix lointaines l'appellent dans ces profondeurs farouches. Une de ses jambes s'enlace cependant autour de celle de son inutile sauveur ; mais son pied glissera sur l'écaille humide du serpent qui se tord sous son talon, prêt à le mordre.

Et derrière cette scène tragique, c'est la grande indifférence du ciel où monte, encore enveloppé de vapeur, un radieux croissant de lune. Je n'y chercherai pas un nouvel emblême du mal dont souffre ce jeune homme éperdu, plein de pardons infinis, sans doute, pour une maîtresse infidèle !









CHECA

UNE BACCHANALE

Le chant de la Syrinx aux cymbales mêlée
Monte du bois profond cher aux faunes cornus,
Et des filles d'Hellas la troupe échevelée
Aux fraîcheurs du gazon égare ses pieds nus.

*

Sur leurs bouches vermeilles et leurs épaules blanches
S'épanouit l'honneur d'un éternel printemps,
Cependant qu'en fruits d'or l'automne rit aux branchès,
Ensanglantant les bras lassés des ceps flottants.

Puis c'est la grande et sainte furie que le sang de la vigne a mise dans toutes les veines, le grand combat livré à toutes les pudeurs, les thyrses flottant au-dessus des têtes, et, dans la fumée sanglante des sacrifices, le grand cri d'Evohé poussé jusqu'au ciel. Les têtes sont couronnées de vendange, les chairs nues claquent au vent comme des drapeaux, suivant l'admirable expression de Baudelaire. Les coupes se renversent au-dessus des têtes rubicondes et, au loin, la mer semble, elle-même sous le couchant, une coupe immense, une coupe d'or. C'est dans une fête pareille, sans doute, que le doux Orphée tomba sous la faucille des Ménades, Orphée à qui le poète dit encore :

C'est ton sort que j'envie, ô doux fils de Linus,
Quand les vierges de Thrace, aux crinières d'archange,
Sous leurs pieds bondissants, — comme aux fêtes du Gange,
Vendange épouvantable, écrasaient tes flancs nus !

Lorsque, foulant ton corps, leurs beaux pieds éperdus
Buvaient, sur ta poitrine, une rosée étrange,
Et, qu'aux chansons du cuivre — effroyable vendange, —
Ta noble chair volait sous les thyrses ardus.

Le regret te vint-il des chastes promenades
Où ta lyre éveillait l'écho silencieux ?
A quoi bon de tes chants heurter les cieux maussades ?

Mieux vaut jeter son âme aux désirs furieux,
Tendre sa gorge nue aux ongles des Ménades
Et faire de son corps la pâture des Dieux !

Les Ménades ? Pourquoi ? Les Femmes ne continuent-elles pas, tous les jours, leur œuvre et le sang du divin Orphée ne coule-t-il pas sans cesse sous leurs mains ?

Ce sujet des Bacchanales nous a été légué par l'art antique. Au *Britigh Museum*, on montre un fragment de bas relief trouvé à Athènes dans les ruines du temple de Bacchus au sud de l'Acropole. On y voit le Bacchus Indien, le plus ancien de tous, recevant, dans sa coupe, le vin que lui verse une bacchante, cependant que Silène danse devant un cratère. L'art moderne a bien des fois tenté le même sujet que notre Poussin a ennobli de son chaste ta-

lent. Car il convient de rappeler que le symbole même que célébraient les bacchanales était d'un certain naturalisme lyrique.

La fable semble nous être venue d'Egypte où l'on contait qu'Isis avait parcouru, dans un esquif de papyrus, les quatorze bouches du Nil pour y recueillir les quatorze lambeaux épars du corps d'Osiris, son père et son époux. Ainsi était-elle parvenue à rassembler tous les membres du Dieu, sauf un seul que je vous laisse à deviner et qui n'est pas de ceux dont on parle volontiers dans la bonne compagnie. Une branche de sycomore en fit complaisamment l'office, et c'est à ce morceau de bois qu'étaient rendus de publics hommages. Le mythe ne changea jamais, tout en se transformant suivant les divers génies des peuples chez qui les bacchanales furent célébrées. Le thyrse symbolique en était la dernière image. C'est le Phénicien Cadmus qui le transporta à Athènes; ce fut de la Grèce qu'il vint à l'Italie comme le laurier. Dans la composition que je commente, ce qu'il faut louer, avant tout, c'est le mouvement réel de furie qui en emporte les personnages, comme les feuilles du pampre sous la colère automnale des ouragans.



PAUL JAMIN

SUZANNE

Peu de sujets ont aussi souvent inspiré la peinture que celui-là. Paul Véronèse y est retourné cinq fois, pour sa seule part. Le Guerchin, Annibal Carrache lui ont aussi consacré plusieurs toiles. En Flandre, Rubens et Van Dyck, en Espagne, Murillo, en France, Santerre, lui ont dû des tableaux renommés. C'est bien simple à comprendre. Suzanne est un motif à nudité et, dans celle surtout qui nous est présentée aujourd'hui, on aurait absolument tort de chercher autre chose. M. Guizot, seul, je crois, a pensé que Suzanne ne devait pas être représentée nue. L'opinion

est assez curieuse pour que le morceau entier du célèbre moraliste soit cité ici. On ne dit pas plus longuement et plus solennellement une bêtise.

« Il semble que rien, dans le texte biblique, n'implique cette circonstance et qu'au contraire tout donne lieu de supposer que Suzanne n'avait pas quitté ses vêtements. Les jeunes filles venaient de sortir ; la porte du jardin était à peine fermée — car les vieillards s'étaient hâtés, sans doute — de choisir le premier moment ; ils n'en avaient pas à perdre avant le retour des servantes... Une femme riche comme Suzanne n'aura-t-elle pas attendu, pour se déshabiller, l'arrivée des femmes dont l'habitude lui a rendu le service nécessaire? D'un autre côté, l'entretien des vieillards avec Suzanne porte un caractère tranquille et raisonné, peu d'accord avec la situation où les peintres la supposent. Ces hommes lui expliquent leur dessein et le danger qu'elle court si elle leur résiste. Suzanne, en soupirant, leur répond : — « Je suis dans une grande angoisse. Si je commets cette faute, je mérite la mort, et si je ne la commets pas, comment échapperai-je à votre vengeance ? Mais il vaut mieux être puni sans l'avoir mérité que de pécher contre mon Dieu. » — C'est là l'expression triste, mais calme et résignée, d'une situation cruelle ; mais des sentiments bien plus violents, bien plus troublés agitent la pudeur exposée aux regards qui la poursuivent. »

Comment trouvez-vous cette petite dissertation ?

Ne prouve-t-elle pas que toute l'érudition du monde ne prévaudra jamais contre le charme naïf d'une légende? Il y a gros à parier que les peintres continueront à nous montrer Suzanne toute nue et ils auront joliment raison. Car le tableau de sa conversation avec les deux vieux drôles ne serait vraiment pour intéresser qui que ce soit.

Je ne sais vraiment ce qu'avait fait cette pauvre Suzanne aux moralistes de profession pour en être ainsi traitée. Après M. Guizot c'est Proudhon qui lui cherche noise. Voilà bien les deux vieillards annoncés dans l'Écriture et nous savons maintenant leurs noms ! Celui-là non plus, ne veut pas absolument que Suzanne ait retiré sa chemise pour se mettre dans l'eau : « Je ne puis, dit le célèbre penseur, quant à moi, me figurer Suzanne, pas plus que Lucrèce où toute honnête femme de notre temps se mettant en pareil état. Toutes se voilent, se dérobent à leurs propres regards. Mais les femmes arabes ou turques en usent ainsi, même quand elles se baignent en compagnie. Je passe donc ! Voici où commence ma critique. Il s'agit d'une histoire sacrée et d'un fait cité en exemple à la jeunesse. Suzanne, en un mot, est une héroïne de chasteté, une sainte. S'il en est ainsi et que l'artiste ait compris son sujet, Suzanne toute nue doit inspirer le respect et ne pas plus éveiller de pensées immodestes que la Vénus de Milo dans sa nudité surnaturelle... »

J'en demande bien pardon à un des plus grands philo-

sophes de ce temps-ci. Mais son raisonnement ne tient pas une minute debout. Proudhon le démolit lui-même, ce qui lui était familier, d'un seul mot. Oui la beauté de la Vénus de Milo est « surnaturelle » c'est-à-dire aussi peu « féminine » que possible et c'est pourquoi cette statue n'évoque, en effet, que des pensées de respectueuse admiration. Mais rien ne dit que la beauté de Suzanne fut de cette nature idéale. S'il faut en croire Véronèse, Le Guerchin, Rubens, Murillo, Van Dick, Santerre, et aujourd'hui l'auteur de ce joli tableau, sa beauté était la plus naturelle du monde. J'entends la plus tentante par l'abondance des charmes et leur solidité plastique. Et puis les deux fameux vieillards — MM. Guizot et Proudhon, puisque nous venons de les baptiser — ne sont pas précisément des poètes, et les poètes seuls, dans l'histoire de l'amour, sont capables de cette terreur religieuse, de cet émoi purement artistique, de ce trouble si flatteur devant la beauté, trouble qui annihile l'homme pour ne laisser vivre que l'esclave humble et résigné de l'immortelle beauté. Après Daniel qui fut sévère pour eux, je n'hésite pas à les condamner à mon tour. Il est un peu tard, sans doute, pour les lapider. Mais j'entends que leur mémoire soit publiquement condamnée à laisser dorénavant les peintres nous montrer Suzanne aussi nue qu'il leur plaira !


Paul Jamin





FLAMENG

DANS L'OLYMPE

J'aime l'Olympe grec et son peuple héroïque
Et le fourmillement de grandes passions,
Et cet art qui donnait, à l'Idéal antique
Un souffle, des contours et des proportions.

Tout vivait dans le ciel qu'une fièvre mystique
A rempli, pour nos fils, de pâles visions.
Les tranquilles croyants du culte symbolique
Gardaient au Beau réel leurs adorations.

J'aime, dans sa splendeur, cette fable païenne
Qui nous montrait les Dieux sous une forme humaine,
Vénus fouettant l'eau de ses cheveux flottants,

Niobé sur un roc se dressant lamentable,
Et les fureurs de Zeus dont la droite effroyable
Secouait dans les airs, la tribu des Titans !

Il ne me déplaît pas qu'un artiste de la valeur de M. Flameng soit de mon goût. D'autant qu'il me paraît avoir choisi, dans les innoubliables et poétiques visions de l'Olympe, celle qui demeurera le plus certainement éternelle. Celle de la féminine Beauté. Il nous la montre pareille à Vénus naissante, secouant dans l'air matinal, sa lourde chevelure, non pas d'or mais d'ombre, comme si c'était le voile de la Nuit qu'elle dépouille, en étirant ses beaux bras nus jusque sous sa tête révulsée. La nonchalance du mouvement est vraiment superbe et d'une volupté victorieuse. Le tranquille guerrier assis sous son armure semble vainement distrait ailleurs et fouiller des yeux un

autre horizon. Tôt ou tard, son regard redeviendra captif de cette éternelle charmeresse. Antoine n'échappera pas à Cléopâtre. Et, autour de ce fantôme divin de la Beauté, tout l'univers chante avec le peintre et avec le poète :

Fleuris dans mon esprit, ô fleur de volupté,
Fleur du rêve païen, fleur vivante et charnelle,
Corps féminin, qu'aux jours de l'Olympe enchanté
Un cygne enveloppa des blancheurs de son aile.

L'amour des cieux fait chaste ta nudité.
Sous tes contours sacrés, la fange maternelle
Revêt la dignité d'une chose éternelle
Et, pour vivre à jamais, s'enferme en la beauté.

C'est toi l'impérissable en ta splendeur altière,
Moule auguste où l'empreinte ennoblit la matière,
Où le marbre, fait chair, se façonne au baiser.

Car un Dieu, t'arrachant à la chaîne fragile
Des choses que la Mort ne cesse de briser,
A pétri, dans tes flancs, la gloire de l'argile !

Et comment l'admirable vers de Victor Hugo ne chanterait-il pas dans notre mémoire :

Chair de la femme, argile idéale, ô merveille !

Et encore ces jolis vers de François Villon :

Corps féminin qui tant est tendre,
Polly, souëf et prétieulx !

Car, dans la beauté féminine, évoquée aujourd'hui encore par les artistes de tous les pays, réside vraiment la source éternelle de toute poésie.





BERTHAULT

PHEBÉ S'ÉVEILLE

DERRIÈRE l'horizon de pourpre, puis de rose pâle, le soleil a disparu et c'est une vapeur d'or qui court maintenant aux confins du ciel. Au moment où le sommeil va envahir tout sur la terre, où l'aile des rêves va lentement fermer toutes les paupières, c'est aux cieux impassibles et calmes, le réveil sacré de tout ce qui garde, à la Nuit,

le secret divin de la Lumière. Sur la montagne innommée que jamais nos regards n'ont pu que deviner dans la profondeur des nuées, Phébé se lève et, doucement, écarte ses voiles et tend dans l'air ses belles mains nouées, avant de s'élancer dans l'azur. Elle arrondit, en carresses, ses bras de clarté vivante et, tout autour d'elle, sortent aussi de leur douce torpeur, celles qui, tout à l'heure, auront une étoile au front.

Et c'est comme à regret que la Déesse s'arrache à sa délicieuse paresse.

Il lui faut le souvenir d'Endymion, sans doute, étendu dans la profondeur des grands bois, pour avoir le courage de reprendre son glorieux chemin à travers les splendeurs azurées du zénith. Si vous le voulez bien, nous ne lui garderons pas toute notre admiration attentive. Ses sœurs méritent bien aussi qu'on les contemple dans le mystère de leur nudité reposée et, pour tous ceux qui aiment, les étoiles, plus que Phébé elle-même, sont les confidentes de l'amour.

En vain, Midi, sur les cieux,
Tend ses lumineuses toiles :
Je cherche toujours leurs yeux
Dans les couchants pleins d'étoiles.

A la première, allumée
Sur le bord de l'horizon,
Je donne tout bas ton nom,
Ma première bien-aimée.

Le regard descend sur moi
De celle qui t'a suivie,
Et me rend l'antique émoi !
Car celle-là prit ma vie.

Ainsi chacune se lève,
Doux astre, à travers mes pleurs,
Toutes me jettent des fleurs,
Une seule porte un glaive.

Vainement, pour fuir ce fer,
Je suis vos ombres peureuses,
O premières amoureuses
Par qui je n'ai pas souffert.

Et pour braver ses rayons,
Mon cœur, où l'effroi murmure,
Revêt, ainsi qu'une armure,
L'or des constellations !

Ainsi, dans chacune de ces jolies figures, groupées autour de Phébé que le dernier rayon du soleil, tombant oblique — comme un baiser — sur son épaule, a réveillées,

je cherche quelqu'une des bien-aimées d'autrefois et je crois entendre

L'inflexion des voix chères qui se sont tues !

Comme dit un admirable vers de Paul Verlaine, passer dans ce silence religieux des choses, sous le lever de la Nuit au front couronné d'astres, traversée par le char triomphant de la Lune : beau rêve antique dont j'espère ne jamais guérir, vision toujours vivante des mythes glorieux qui firent passer, sur le monde, le spectre radieux de la Beauté !









OOMS

CUPIDON EN CHASSE

Voici que les lys ont ouvert
Leurs cœurs étoilés à la brise
Dont le flot de parfums se brise
Aux murs ombreux du grand bois vert

Le temps revient des envolées
Pour les rêves et les oiseaux,
Et des aveux au bord des eaux,
Et des baisers sous les allées.

Chaque saison porte son heur,
— Comme à la terre, — à l'âme humaine.
Voici que le printemps ramène
Tout les mensonges du bonheur !

Aussi dans les jardins magnifiques où, à travers le rideau des arbres, ne filtre qu'une douce lumière, cependant qu'une large déchirure de ce voile s'ouvre sur le ciel incendié, les belles filles, que revêt la nudité antique, prennent leurs ébats, au bord de l'eau qui chante la gloire reflétée de leurs corps. Quelques-unes même ont livré, à la caresse éperdue de l'onde, leurs belles chairs radieuses de santé et de jeunesse et c'est, autour d'elles, comme un égrènement de perles, un ruissellement de larmes joyeuses.

Une autre est déjà sortie du bain qui tend, devant elle, le linge délicat dont ses épaules vont être enveloppées, en un geste tout à fait harmonieux. A sa chevelure sombre l'onde a laissé des luisants qui font sa nuque semblable à une pierrerie, et, le long de ses flancs, sur la courbe voluptueuse de ses reins, c'est comme un baiser humide qui serpente.

Cependant une autre encore est assise, les cheveux dénoués, les jambes chastement enveloppées, sur le siège de marbre dont un lierre mord les sculptures. Elle écoute, rêveuse, la chanson du poète. Ecoutons-là donc avec elle

mêlée au chant innombrable des oiseaux énamourés dans les feuillages. C'est, si vous le voulez, Catulle chantant à sa Lesbie :

Vivons, ô ma Lesbie, et vivons pour aimer !
Sous le cityse vert le bouc poursuit les chèvres,
Et la forêt lointaine entend le cerf bramer.
Tout aime autour de nous; donne-moi donc tes lèvres.
— Vivons, ô ma Lesbie, et vivons pour aimer !

Donne-moi ton lait blanc comme le lait des chèvres,
Que j'y laisse longtemps mon désir se pâmer.
Tout aime autour de nous ; donne-moi donc tes lèvres !
Pour y boire le feu qui me doit consumer,
Donne-moi ton lait blanc comme le lait des chèvres.

En tes baisers mortels je me veux abîmer
Comme en un lac, brûlé d'inguérissables fièvres,
Aux parfums de ta chair, mort vivant, m'embaumer.
Va ! nous mourrons demain ! Donne-moi donc tes lèvres.
Vivons, ô ma Lesbie, et vivons pour aimer !

Et, comme il chante, l'Amour, le traitre amour, son carquois aux reins, une flèche aussi fine, aux doigts, qu'un aiguillon d'abeille, les ailes grandes ouvertes comme un papillon, se glisse parmi les touffles de roses et, attend qu'une larme soit aux yeux de Lesbie pour percer sa poitrine du trait que rien ne peut guérir !





VERDIER

ECHOS

Sur un monticule de verdures fleuries, au pied de bouleaux à l'écorce d'argent où courent des blessures sombres, devant un embroussaillement de feuillages où courent les lumières argentées du matin, réveillées avec les oiseaux chanteurs, curieuses et mutines dans leur effarement, elles écoutent, pour les répéter, tous les bruits qui montent de la plaine. C'est d'abord le murmure du fleuve que fend, d'un sillon d'argent, la barque du pêcheur debout avant l'aube et dont l'épaule ploye sous un filet

pesant ; puis la chanson monotone du laboureur que rythme les cris de l'essieu et que scande l'haleine brumeuse des grands bœufs qui marchent devant la charrue ; c'est encore la cadence du moulin dont les grandes ailes recommencent à tourner ; et aussi le frisson argentin des peupliers où passe le souffle matinal. Mais tous ces bruits-là leur sont indifférents ou accoutumés.

Cependant voici que tout à coup elles dressent l'oreille et semblent charmées par une musique inconnue dont elles bégayent les paroles douces, à leurs lèvres, comme des baisers. Et tout s'efface, dans leur rêve, le murmure du feuillage, la voix des sources, le gémissement du fleuve, le bruit de la charrue, tant cette unique chanson soudaine, montée jusqu'à elles, les emplit d'enchantement.

C'est que c'est l'Amour qui chante.

Comme ces gracieux échos agenouillés dans l'herbe, ou nonchalamment couchés, ou appuyés aux bouleaux, écoutons le poète qui chante à sa bien-aimée. C'est Catulle, sans doute, dans les jardins enchantés de Sermione.

Vivons, ô ma Lesbie, et vivons pour aimer !

A moins que ce ne soit Daphnis tremblant aux pieds de Chloé sous quelque ombrage naissant :

O Chloé, ta bouche vermeille
Est le doux miel aux rayons d'or.
Mais ta bouche est aussi l'abeille
Dont l'aiguillon me brûle encor.

Dans ton sein dont l'éclat égale
Celui du lis au ciel tendu,
J'ai voulu prendre une cigale
Et la cigale m'a mordu.

De ton pied blanc, sur la fougère,
Tremblant d'émoi, j'ai retiré
Le dard d'une épine légère
Et l'épine m'a déchiré.

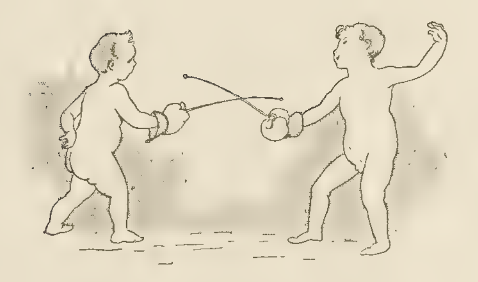
Couché près de toi, sur la mousse,
Je meurs d'un immense désir.
Je souffre, et ma souffrance est douce
Et je n'en voudrais pas guérir.

A sa voix douce répond une voix plus douce encore, celle de Chloé :

Elle dit : ma peine est la même
Et je pleure quand je t'attends.
— Et l'Echo murmure : je t'aime !
A leur oreille, en même temps.

Car, comme les étoiles, les échos se font souvent les complices de l'Amour. A celle que l'amant n'ose appro-

cher, ils répètent ses brûlantes paroles. Les échos sont les confidents des tendresses timides ou contrariées par d'invincibles obstacles. Voilà pourquoi, avec un sourire toujours charmant sur la bouche, toujours jeunes, comme tout ce qui vit de l'Amour et du Printemps, nous les voyons, sous cette feuillée naissante, épier dans l'air les plaintes inconsolées et la divine musique des soupirs perdus.









CALVET

JEUNESSE

Oui certes : Jeunesse ! La Jeunesse éternelle qui danse et chante au soleil. Mais ma jeunesse aussi dans ce beau pays où le fantôme de mon enfance garde encore mon cœur ! Ce que dansent ces belles filles nues, aux chevelures

noires dénouées au vent, c'est, s'il vous plaît, la farandole. Nous ne sommes pas en Grèce, comme vous le pourriez croire, mais à Arles, cette fille de la Grèce où le tambourin se mêle encore à la musique des chansons. Écoutez! Écoutez ce qu'elles chantent :

L'air embaumé qui se joue
Dans la fraîcheur du matin
Caresse, sur notre joue,
Le rose du sang latin.
Nous sommes l'antique race ;
Nous voyons sur notre trace
Les poètes à genoux,
Et, sous les mousses dorées,
L'eau des fontaines sacrées
Ne chante plus que pour nous.

Et derrière la ronde éperdue des danseuses dont les bras se nouent en chaîne vivante, dont les cheveux se mêlent dans l'effarement délicieux des airs, dans ce petit coin de bois qui se recueille et dont l'ombre sera si douce tout à l'heure, écoutez encore les confidences des amantes, passer légères, avec le bruit des sources dans l'écho :

Le pâtre doux et fort qui chasse par la plaine
Les taureaux dont l'écume argente le fanon
Chante à perdre haleine
Mon nom!

Il sera mon époux aux vendanges prochaines
Et, par les étés d'or, nous irons nous asseoir
A l'ombre des chênes
Le soir!

Une autre dit encore, sur l'accompagnement léger que fait, à sa voix, le frémissement du feuillage,

Par les automnes clairs, sous les aubes pâlies,
Nous suivrons les ruisseaux aux changeantes couleurs,
Les mains toutes remplies
De fleurs.

Pour lui dans mes cheveux, sous ma coiffe de soie,
Je poserai la fleur qui sait mieux le charmer.
Oh ! la douce joie
D'aimer

Et le chœur reprend encore, les pas se précipitant dans un mouvement fou et les pieds emportés touchant à peine l'herbe.

Salut, Soleil, divin Soleil
Qui, du même reflet vermeil,
Dores les femmes et les vignes !
C'est ta chaleur et ta clarté

En qui vit la splendeur des lignes
Et le secret de la santé.
Autour de la cité Romaine
Le farandole se démène

Aux sons joyeux des tambourins
Et, dans la même brise folle,
Le flot capricieux s'envole
Des cheveux noirs et du chagrin !





Mme HUILLARD

FAUT-IL AIMER ?

Dans le frais bocage où se joue
L'air printanier, s'arrêteront
La Vierge avec un lis au front,
L'enfant une rose à la joue.

Et durant qu'il semble, alentour,
Qui tout se réveille et renaisse,
Elle dit : Je suis la Jeunesse !
Il lui répond : Je suis l'Amour !

Et, tout les deux causent ensemble,
Loin des rayons du jour vainqueur,
L'Enfant au sourire moqueur
Et la Vierge dont le cœur tremble.

— Regarde moi ! lui dit l'enfant
Dont l'orgeuil gonfle la narine,
Et laisse-moi, dans ta poitrine,
Enfoncer un trait triomphant.

Car la terre, le ciel et l'onde,
Aussi loin que ton œil peut voir,
Subissent mon divin pouvoir
Et je suis le maître du monde.

A son voluptueux émoi
Laisse ta chair abandonnée :
Car c'est l'humaine destinée
Que tout vive et meure par moi !

Mais que ton âme se rassure!
Va! ne crains pas de trop souffrir,
Toi qui ne voudras plus guérir
De ton immortelle blessure:

Car je mets, au cœur des amants,
L'amour de leur mal solitaire,
Et tous les plaisirs de la terre
Leur sont moins doux que mes tourments:

Comme l'oiseau que, sous son aile,
Endort, dans l'air, l'aigle chasseur,
La Vierge au front plein de douceur,
Sent une angoisse étrange en elle,

Lys enfin las de se fermer,
Vigne pour la vendange mûre:
Et sa voix doucement murmure
Ces mots tout bas: — faut-il aimer?






Huillard





RAPHAEL COLLIN

AU BORD DE LA MER

Les filles de la Mer gardent, dans leurs cheveux,
Le frisson languissant des algues maternelles,
Et le flux onduleux qui vit encore en elles
Court de leurs reins profonds jusqu'à leur cou nerveux.

*

On voit luire et passer dans leurs vertes prunelles
Les perfides clartés du flot aventureux :
L'abîme les emplit et veille dans leur creux
Avec l'attrait fatal des choses éternelles.

Une lame, en fuyant, a fait leur regard clair :
L'acre saveur du sel imprègne encor leur chair,
Et leur bouche sourit comme une fleur marine

Qu'emporte l'océan sous le soleil vainqueur.
— Les vagues ont rythmé le vent à leur poitrine,
Et c'est dans un rocher que fut taillé leur cœur !

Telles sont les belles jeunes filles qui, dans une ronde éperdue, s'appellent, toutes mouillées encore de la caresse du flot. Bien que tout en elles semble gaieté et jeunesse, elles n'en sont pas moins les sœurs des antiques sirènes farouches à qui subissait leur enchantement. C'est dans la mer, son berceau, que semble se retremper la cruauté féminine, comme une arme qu'avait émoussée la douceur des idylles sous les grands bois virgiliens. Les chairs y prennent le luisant des coquillages ; s'y vêtent, comme d'une armure, d'une nacre rose dont les étreintes sont mortelles. Sous ce ruissellement de perles qui passe sous la pourpre des lèvres se cache la lente morsure dont le

cœur ne peut guérir, et ces belles chevelures, lourdes d'eau encore, sont comme des fouets pesants dont nos désirs sont flagellés.

Et l'angoisse de l'amant s'avive à ce renouveau de la femme et le poète lui chante :

Que ne suis-je caché sous quelque roc obscur,
Par un matin vermeil alors que les flots calmes
Couchent devant tes pas, comme un tapis d'azur,
Leur écume fleurie en nonchalantes palmes.

Sur le fond d'or d'un ciel plein d'adoration,
Dans les brumes d'encens qui montent de la terre,
Comme aux mystiques jours des beaux lys de Sion,
Je verrais triompher ta beauté solitaire

Les nuages légers, des bords du firmament,
Voleraient à tes pieds avec des blancheurs d'ailes,
Et les vagues auraient le doux gémissement
De l'orgue qui se mêle à la voix des fidèles.

Le monde n'étant plus qu'un temple à ta beauté,
Perdu dans ces parfums et dans cette harmonie,
Le front contre la pierre, à deux genoux jeté,
S'abîmerait mon cœur dans l'extase infinie !

Mais, quant à leurs pieds tout frémissants de plaisir,

la mer chante sa chanson profonde, les femmes n'écoutent guère la voix plaintive des amants. Comme celle-ci, elles mêlent au bruit du flot l'ironique gaieté de leur sourire, et, dans la belle lumière matinale, elles goûtent, sans remords, ce grand bien-être inconscient qui leur vient de l'admiration de toutes les choses et des supplices de notre cœur !





BOURGONNIER

LILIALE

O floraison de lys que l'aube fait éclore
Sur les bords pâlissants du grand jardin des Cieux,
Vous que fauche l'aurore au tranchant des essieux
De son char triomphant que le matin colore,

Neige dont le manteau clair d'hermine décore
L'épaule de granit du grand mont soucieux :
Jasmins qui balancez des glas délicieux
Aux clochettes d'argent qu'Avril agite encore ;

Quand la Mer eut quitté Vénus dans un sanglot,
Perle dont elle fît, à la cîme du flot,
Une goutte de lait pendue à sa mamelle,

Marbre du Pausilippe et gloire de Paros
Gravant, dans vos candeurs l'image des héros,
Votre blancheur, à tous, n'est pas blanche comme elle !

Mais si votre blancheur, Madame, est celle même du lys triomphant dans son hiératique gloire, j'y trouve, moins que dans le lys, le symbole des virginales puretés. Rien ne nous semble moins mystique que le charme dont vous êtes enveloppée, et c'est bien plus les baisers qui doivent voler, autour de votre chair candide, que les libellules aux ailes bleues, les papillons et les abeilles. Je sais bien qu'une pudeur infinie est peut-être dans vos intentions secrètes et que ce voile, blanc comme vous-même, semble, entre vos mains nonchalantes, tout prêt à se refermer, comme l'huître sur la perle, devant le moindre regard indiscret. C'est pour vous seule, j'en suis convaincu, que vous avez découvert votre corps charmant, et aussi

sans doute, pour le miroir d'eau claire que j'entends gémir à vos pieds.

Mais rappelez-vous, ô nouvelle Diane, la fable d'Actéon !

Vous n'avez pas, il est vrai, comme la Déesse, un croissant au front et je lis dans vos yeux débonnaires et veloutés, que, si jamais, vous coiffez quelque imprudent en manière de cerf, ce ne sera pas dans un mouvement de colère. En attendant, votre sourire ne fait qu'élargir sur vos lèvres parfumées, le velours rose des pêches où aucune dent n'a encore mordu.

Peut-être cependant souriez-vous à quelque rêve entrevu; à quelque vision charmeresse. Les lys eux-mêmes s'abandonnent à de douces songeries quand le vent du soir a resserré leurs pétales sur leur cœur d'or, et que le poète chante :

Comme un rideau, sous les blancheurs
De leurs pétales rapprochées,
Les lys ont enfermé leurs cœurs.
— Les coccinelles sont couchées.

Et jusqu'au rayon matinal,
Au cœur même des lys cachées,
Comme un rêve virginal,
Les coccinelles sont couchées.

Les lys ne dorment qu'un moment,
Veux-tu pas que, têtes penchées,
Nous causions amoureusement ?
— Les coccinelles sont couchées.

Prenez garde, Liliale, à cette chanson-là !

D'autres que vous, et avant vous, ont dépouillé les blancheurs de leur âme, resplendissantes comme celles de leurs corps, pour l'avoir écoutée, dans le mystérieux jardin où les ombres sont descendues, pleines du parfum des fleurs et de la chanson du rossignol.




F Bourgonnier


L. MANCEAUX 1892



MANCEAUX

BAIGNEUSES

C'EST au bord d'une eau très pure où les images se reflètent comme dans un miroir fidèle. Celle-ci, qui y laisse tremper à peine le bout de son pied éburnéen, est cambrée dans sa pose assise qui accentue la courbe har-

*

monieuse des reins, souples comme un arc qu'infléchit la main robuste du chasseur.

La tête aussi est droite, comme dans une certaine fierté de l'être. Sans doute, elle a contemplé sa beauté tout à l'heure, reflétée, dans ses moindres détails, par l'eau à peine frémissante ; elle est satisfaite de ce qu'elle a vu. Aux arbres dont les troncs argentés coupent l'uniformité des verdures et semblent les piliers de quelque temple aérien aux délicates sculptures, elle a cueilli une branche où pendent des fruits à peine mûrs. A un pommier sans doute, en souvenir d'Eve, ou en mémoire des Hespérides. Et sa compagne, nonchalamment étendue un peu plus loin, presque couchée sur le ventre et les seins venant effleurer l'herbe de leur savoureuse rondeur, la tête soulevée par une main, tend l'autre vers une de ces pommes qu'elle lui montre.

Faut-il chercher un apologue dans cet aimable tableau ?

La première a-t-elle connu le doux fruit du péché que l'autre ignore encore et à qui elle en conseille les enchantements ? Assistons-nous à la tentation de l'Innocence par l'expérience jeune encore et toute fleurie de divines illusions ? Qu'importe ! Ce vague où flotte la pensée, devant, certaines conceptions du peintre insuffisamment définies est ce que je sais de plus charmant. Le rôle de l'art n'est-il

pas de nous faire rêver ? Chacun porte en soi le poème dont la vision d'un autre, imparfaitement pénétrée sans doute, ne sera que l'occasion. Moins facilement je m'attache au tableau d'histoire qu'à ces fantaisies plastiques qui laissent un champ libre à mon imagination.

Quel spectacle plus charmant d'ailleurs que celui de la nudité féminine, quel que soit le motif dont on l'enveloppe et qu'on lui donne pour décor ? Elle emplit, de son rayonnement voluptueux, tout ce qui l'entoure. C'est l'étoile qui perce, indifférente, les cieux d'inégales profondeurs et d'azur plus ou moins sombre. Je l'aime cependant plus encore dans le cadre du paysage recueilli, comme celui qui est sous nos yeux, devant un horizon calme de gazons fleuris que traversent des ruisseaux murmurants, avec, au loin, des arbres montant droit dans le ciel ; et, dans l'air, des vols d'oiseaux où le caprice des cygnes effleure encore le souvenir de Léda.

Et cette fantaisie, si souvent répétée, des peintres et des sculpteurs de tous les temps, de nous montrer les femmes au sortir des caresses de l'eau, frémissantes encore aux velours de son épiderme, ne m'a jamais lassé. D'abord elle constate, chez la femme de tous les âges, un hygiénique souci de la propreté qui n'est pas pour déplaire à un contemporain des soins hydrauliques de ce jour. Et

puis c'est toute une légende qu'elle évoque, empruntée au monde biblique comme au monde païen.

Car je ne sais vraiment laquelle je préfère de ces fables dont la mise en scène est l'entrée ou la sortie du bain. Celle de Suzanne qui a éloigné ses femmes et demeure sous le regard voluptueux des indignes vieillards que châtiera le jeune Daniel un peu sévèrement à mon humble avis; ou celle de Betsabée, dans son jardin de Jérusalem, de Betsabée à qui le vieux David dira un jour!

Dans mon lâche forfait Dieu me frappe sans trêve,
Dans mon sang, dans mon peuple et ma postérité.
Mais il n'a pu chasser, de mon regard, le rêve
Où je te vis jadis blanche et blonde comme Eve,
Deux fois sa fille par ton crime et la beauté!

Ou encore celle de Diane surprise par Actéon et, comme le prophète Daniel, toujours à mon humble avis, bien dure pour un innocent péché; ou celle de Cléopâtre allongeant son corps superbe sous le flot bleu, pendant qu'Antoine pêche des poissons imaginaires, ridicule par un caprice ironique de l'Amour.

Toutes ces scènes me passent devant les yeux, me caressant l'oreille d'un verset biblique ou d'un vers latin, devant cette image éternelle de la Femme humide encore des baisers jaloux de l'eau.



WERTHEIMER

VISION

Le grand mugissement de la mer emplit l'espace, et le déferlement furieux des vagues met aux plus hautes cimes des éclaboussures d'écume, cependant que dans le

ciel noir, c'est une chevauchée de nuées s'escaladant, l'une l'autre, comme en bas les flots se hérissant dans une indicible colère.

L'image antique des éléments déchaînés, par quelque dieu au cœur farouche, envahit la mémoire devant ce bouleversement de toutes choses, et ce monstrueux travail de la mer agitée par quelque mystérieux enfantement. Que semble l'homme dans ce chaos ? L'homme accourt, avec un falot qui tremble et fait courir des zigzags d'or à travers cette vapeur d'argent sombre ? L'homme dont le regard fouille dans cette immensité troublée, et dans cet abîme aux innombrables gueules ouvertes ?

Bien peu de chose.

Pas plus que le brin de goëmon qui surnage, battu par la tempête.

Mais dans son esprit, une bien autre lumière s'est allumée que ce feu oscillant entre ses mains. Une vision y passe et le fantôme charmant d'une femme nue flotte dans l'horreur de ce spectacle, échevelée et les bras étendus dans la pose voluptueuse du plus aimable sommeil.

Et cette femme qui est-elle ? Ophélie que le ruisseau a emportée jusqu'au fleuve, puis le fleuve jusqu'à la mer ? Manon Lescaut que la vague est venue cueillir dans le sable où les mains tremblantes de des Grieux l'avaient à

peine enfouie, pareille à une fleur marine ? Sapho l'immortelle tombée du rocher de Leucade ? Héro qui porte encore au flanc la morsure des caresses de Léandre ?

Non ! C'est Vénus, Vénus elle-même, qui, comme Moïse enfant sur le Nil, est endormie dans son berceau ! C'est que la vision de la femme est invinciblement mêlée à celle de la mer et les tourmentes du flot à la rumeur de nos martyres d'amour.

Depuis qu'Aphrodite, la blonde,
Jaillit des bras du flot amer,
Mieux qu'à nous, fidèles à l'onde,
Les Femmes ont aimé la mer.

Et la mer a gardé, pour elles,
Le tendre regard d'un amant :
Elle vient baiser leurs pieds frêles
Avec un doux gémissement.

L'âme de la mer est pareille
Aux lyres qu'effleure le vent.
Elle murmure à leur oreille
Un chant douloureux et vivant.

Souvent j'ai voulu, dans un rêve,
Assis au bord du flot moqueur
Mêler aux chansons de la grève
La triste chanson de mon cœur ;

Quand je voyais, énamourées
Par les âcres senteurs de l'air,
Passer, sur les vagues dorées,
Les belles filles au teint clair.

Qui sait si celle qui dort ainsi, dans le bercement furieux de la vague, n'est pas sœur des antiques sirènes dont les ruses allaient jusqu'à tenter la pitié de l'homme, par de feints naufrages quand son amour avait résisté à leurs enchantements ? Celui qui vient semble ébloui par cette image aux bras étendus comme pour une étreinte voluptueuse, aux yeux doucement clos comme sous quelque amoureux souvenir, à la bouche souriante comme une nacre rose. Et, dans son cerveau tout à l'heure bouleversé par la furie des vents et des vagues, la fleur mortelle du désir, vénéneuse comme la digitale ou l'ancolie, ouvre peut-être son calice où se respire le désir impie de la mort!









LE QUESNE

LA TOILE D'ARAIGNÉE

La gloire du Matin monte dans les cieux calmes
Et ferme, en souriant, les ailes du sommeil ;
Et le jour triomphant pose son pied vermeil
Sur les nuages blancs couchés comme des palmes.

C'est, sur les côteaux verdoyants, un grand ruissellement

*

de lumière et il semble que, de ce beau fleuve d'or, quelque chose demeure aux feuillages. Car nous ne sommes plus au radieux printemps, et les gloires de l'été inclinent déjà vers les délicieuses mélancolies de l'automne. Avec la clarté du jour, de tous les coins des bois réveillés, les belles filles nues sont accourues, s'appelant au loin avec des voix joyeuses, toutes à cette ivresse de l'aurore qui remet une jeunesse nouvelle au fond de tous les cœurs ; et le spectacle est délicieux de ces belles chairs reposées mettant des tons de nacre vivante parmi les choses de la Nature.

Autour d'elles l'air pur, le ciel. tout s'extasie,
Comme dans un muet et doux recueillement.

C'est qu'elles sont la grâce éternelle et l'éternelle beauté.

De leur fière beauté mesurant les accords,
Comme pris du remords de sa course éternelle,
Le Temps sur leur repos laisse planer son aile ;
L'air vibrant s'allanguit au toucher de leur corps.

Des monts échevelés aux vallons revenues,
Elles ont recherché la fraîcheur des gazons
Et la demi-clarté des jeunes frondaisons
Que tendent des baisers à leurs épaules nues.

Le paysage est doux, voluptueux, aimant,
Et d'adorations timides les effleure.
La Nature est plus tendre aux lieux où l'onde pleure,
Où descend le regard ami du firmament.

Et le corps de la Femme est fait pour les tendresses
De tout ce qui respire et meurt sur son chemin.
Le fruit naît pour sa bouche et la fleur pour sa main.
Pour elle la Mort a d'immortelles caresses !

Mais de quels liens mystérieux, invisibles presque, tout un groupe des promeneuses imprudentes est-il enveloppé ? Comme en des chaînes subtiles qui, de leurs chevelures, descend sur leurs seins polis et prend leurs jambes immobilisées, elles se débattent, écartant vainement leurs beaux bras blancs pour rompre le charme. Est-ce l'araignée automnale qui ainsi a tendu ses toiles entre les branchages, sur leur chemin ? Est-ce la lumière du soleil qui, filtrant à travers les frondaisons, se divise en mille flèches formant un véritable tissu aérien qui s'en vient mourir sur le gazon ? Non ! C'est l'Amour, l'Amour mystérieux, et toujours caché dans les moindres choses de la Nature, qui certainement leur a tendu cette embûche, et rit, l'enfant cruel, derrière quelques taillis où Silène dort.

Ne les plaignez pas trop cependant, les prisonnières de

ce filet symbolique, malgré qu'elles semblent se défendre éperdument de ses dangereuses caresses. Que serait le charme des grands bois ensoleillés par l'aurore et des sources éplorées sous les baisers rythmiques des roseaux, et de ce réveil de toutes les choses dans le magnifique sourire de la vie sans la douce torture que l'Amour porte avec soi ? Il est la suprême raison de toutes les ivresses.

Des jeunes cœurs, c'est le suprême bien

dit la belle chanson de Psyché. Et le refrain dit ensuite :

Aimez ! Aimez ! tout le reste n'est rien.

Là est l'éternelle douleur ; mais là aussi l'unique sagesse.





FANTIN-LATOUR

HÉLÈNE

Des cœurs jaloux, par toi, jai connu la détresse,
Hélène, et garde encore aux lèvres le poison
Qu'en un baiser mortel y mit ta trahison,
Ame d'argile et d'or, douce et fausse maîtresse !

Je n'ai, depuis ce jour, pu ravir mon esprit
Au souvenir cruel dont ma foi s'effarouche,
Et je maudis celui qui laissa sur ta bouche
Cette saveur amère et que ma bouche y prit.

Ton œil fourbe a planté, comme une flèche sûre,
Le soupçon dans mes flancs : sans pouvoir l'arracher.
L'aile du vent qui passe et la fait trébucher,
Secoue encor ma chair et rouvre ma blessure.

Cette plainte, qui aurait pu aussi être celle de Ménélas, fut la mienne. C'est, du reste, le seul point commun entre ce héros et moi. Mais n'implique-t-il pas la fatalité attachée à certains noms à travers les âges ? Celui d'Hélène me semble redoutable, entre tous, et comme ensanglanté délicieusement de toutes les douleurs des siècles. Il est rouge et pompeux, comme la pourpre, et évoque l'image de la Beauté qui, partout sur son chemin, sèmera des funérailles et laissera des Ilions en ruines, absoute par l'admiration des hommes, vénérée par les martyrs même qui ont souffert pour elle.

Il y a quelques années, une admirable peinture de Gustave Moreau nous la montrait debout sur les cendres fumantes, dressant, sous l'éclat des pierreries, un fantôme sur l'horizon tragique des dernières fumées d'un incendie. Le peintre nous la représente aujourd'hui dans la sérénité d'un Vénusberg, dans l'auguste compagnie des guerriers au repos, des poètes et des sages recueillis devant elle. Les grands bois ferment leur ombre mystérieuse, comme un horizon, autour des blancheurs de son corps s'échap-

pant des étoffes légères, comme un astre du soir voilé de vapeurs. On la montre aux enfants comme l'admirable modèle et c'est le triomphe absolu qu'elle savoure en cette éternité harmonieuse. Et dans l'air, c'est un tressaillement de lyres se mêlant au murmure sacré des feuillages, l'émoi invisible des astres qui, tout-à-l'heure, perceront, pour la voir, les inutiles azurs du firmament.

Elle porte à ses flancs l'orgueil de la Nature ;
A son front la beauté que rien ne peut ternir ;
Et, sous ses beaux pieds nus, les âges à venir
De l'herbe et de nos cœurs inclinent la torture.

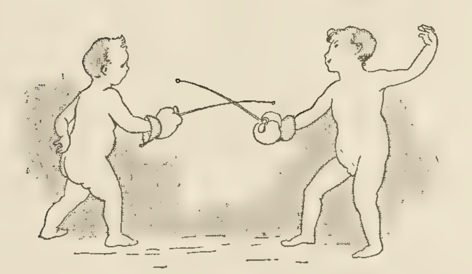
Accourez, sur ses pas, charmes doux et pervers
Qui font nos corps lassés et nos âmes fidèles !
Cygnes blancs du désir, venez à tire d'ailes,
Mêler votre âme au souffle errant des rameaux verts !

Car c'est l'heure des enchantements, celle que Henri Heine a si bien décrite dans Méphistophéla, ce chef-d'œuvre oublié.

Hélène demeure, à travers les temps, l'immortelle enchanteresse. Villon a eu tort d'écrire :

Et meure Pâris ou Hélène,
Quiconque meurt, meurt à douleur !

Oui, Pâris est mort, le ridicule berger qui distribuait des pommes ; mais non pas Hélène, la grande dompteuse de cœurs dont le regard tranquille semble défier la sérénité des étoiles, dont les beaux pieds nus trouvent plus douce l'herbe où a coulé le sang, objet de nos saintes tortures et de nos désirs toujours renaissants. Hélène c'est, à vrai dire, l'Eve grecque portant, en soi, la tentation et l'inexorable fatalité, toujours maudite par la Sagesse et toujours pardonnée par l'Amour.









A. GAUDEZ

HÉBÉ

D'un geste indifférent, elle tend la coupe au maître des Dieux, sans doute, cependant que sa jolie tête se détourne, ses regards interrogateurs se tendant vers un but inconnu.

C'est, qu'avant tout, Hébé est la Jeunesse, et que Jupiter n'est, au demeurant, qu'un très glorieux barbon. Sans doute, vers quelque autre Dieu moins rassis se tournent ses prunelles, Apollon peut-être prêt à monter

sur son char triomphal, ou Mars dans son vêtement superbe de guerrier.

Quoiqu'il en soit, elle est certainement distraite.

Approchons-nous des moments où, suivant la fable, elle se laissa cheoir d'une indécente façon, ce qui lui valut le retrait de ses fonctions d'échanson céleste ? J'imagine que ce qu'elle avait montré de sa personne avait causé quelque jalousie aux accariâtres divinités qui charmaient l'âge mûr du maître des Dieux.

Cette jolie figure d'Hébé laquelle nous apparaît ici, dans un développement si harmonieux de lignes souples et vraiment juvéniles, a souvent tenté l'art du statuaire. Je rappellerai l'élégant groupe en bronze de M. Franceschi qui la montrait assise sur un aigle. De nos jours encore celle de M. Carrier-Belleuse nue jusqu'aux hanches, la tête inclinée sur l'épaule, les cheveux quelque peu en désordre et très doucement endormie, cependant que sa coupe est tombée à ses pieds, et que, de sa buire, lentement descend un filet d'ambroisie.

Mais la figure d'Hébé la plus célèbre est je crois, celle de Canova qu'il m'a été permis de contempler, cette année, au musée de l'Ermitage, cette collection de chefs-d'œuvre. C'est une impression d'une grâce vraiment, inoubliable. La jeune déesse est debout, le torse nu, le bas du corps enveloppé de draperies transparentes

d'un travail merveilleusement délicat et qu'une ceinture aux bouts flottants retient au-dessus des hanches. Elle a les cheveux relevés et ceints d'un léger diadème ; de la main droite, elle lève, à la hauteur de son visage, une buire dorée, qu'elle incline, comme pour en verser le contenu, dans une coupe qu'elle tient de l'autre main. L'inclinaison du corps et la disposition des jambes indiquent plutôt la légèreté que le mouvement même de la marche ; on croit sentir que ses pieds touchent à peine sur le sol et il semble qu'elle va s'envoler comme un papillon. Cette impression, elle la donne plus encore que la Diane trop vantée de notre Houdon.

Son visage est charmant, aussi charmant que celui que nous avons sous les yeux. La physionomie est d'une douce gaieté avec un semblant de gravité professionnelle. On n'est pas au service de Jupiter, sans en avoir au cœur quelque fierté !

Cette statue de Canova figura d'ailleurs à une exposition à Paris et nos sévères critiques lui reprochèrent les filets d'or clair dont son marbre est traversé par endroits. Il faut rendre justice à l'académicien Quatremère de Quincy d'avoir protesté contre cette tyrannie, et cette horreur de la polychromie qu'avaient admise les anciens dont le goût décoratif n'avait absolument rien à envier au nôtre.

C'est pour l'impératrice Joséphine que cette statue avait été sculptée et elle devait orner ce joli parc de la Malmaison où, sous les magnifiques ombrages des essences rapportées de tous les pays du monde par un conquérant amoureux, n'errent plus que le fantôme des splendeurs passées et un léger parfum de roses !

Les poètes aussi ont beaucoup chanté Hébé.

Les vers les plus célèbres, durant un temps au moins, qu'elle ait inspirés, sont, malheureusement pour elle, ceux de Demoutiers, lesquels n'étaient pas faits pour la conduire à l'immortalité, si elle n'en avait pas pris le chemin azuré avant lui. Les voici dans leur absence parfaite de lyrisme et même de métier :

Hébé fut l'aimable déesse
De la fraîcheur de la jeunesse.
Sa main à la table des Dieux
Versait le nectar à la ronde !
Mais elle savait encor mieux,
Par le doux éclat de ses yeux,
Captiver le maître du monde !

Pauvre Hébé ! et voilà les vers que nos grands papas nous citaient pour modèles ! Il est temps qu'un vrai poète s'inspire de quelque sculpteur pour célébrer plus dignement cette vision charmante, et ma foi ! la jolie statue de M. Gaudez eut bien mérité cet honneur.



O. VEBER

REPRIMANDE

Vous avez absolument raison, Mademoiselle, de dire son fait à cette jeune guenon qui gravement vous écoute et qui, sans doute, a ébréché déjà la jolie amphore où s'enfoncent ses petits doigs velus. En vous livrant à l'éducation d'un singe, ô jeune fille, vous faites le meilleur apprentissage de votre état à venir de femme qui se puisse imaginer. Car il n'est pas vrai que le singe soit l'ancêtre de l'homme. L'homme est encore un singe aujourd'hui.

Si vous retiriez du grand brouhaha qui vous entoure,

tout ce qu'y produit simplement l'instinct d'imitation, parmi nous, vous verriez, Mademoiselle, un grand silence succéder à ce vacarme assourdissant. L'homme est un singe politique, voilà tout.

C'est même une aggravation de sa profession de singe. Car c'est une infériorité manifeste, à nous, sur les autres gorilles, que de nous laisser gouverner par un tas de farceurs qui se font, au demeurant, payer, pour se moquer de nous. De mémoire de Chimpanzé, on n'a pas vu, dans les palais Bourbon naturels que ferment les troncs droits des cocotiers, des singes se livrer aux ridicules travaux de la vie parlementaire. Ces sages animaux se contentent de grimper honnêtement dans les arbres, de se mordre la queue les uns aux autres et de faire l'amour avec des personnes de leur goût. Ils ne s'occupent nullement de réprimer la licence des forêts vierges. Ou, du moins, ils en profitent avec une gaieté tout à fait ironique pour nous.

En amour aussi sont-ils certainement nos maîtres.

C'est quand vous en serez là, ô belle jeune fille, que vous vous apercevrez que tous les hommes répètent la même chose et se ressemblent d'une étonnante façon. Vous éprouverez aussi qu'ils sont infiniment moins amis de leur liberté que les singes et qu'on peut les traiter avec beaucoup plus de sans façon.

Apprenez à les faire marcher droit ! Vous ne perdrez pas votre temps !

Mais prenez garde, en attendant, qu'ils cassent volontiers, comme les singes, les cruches qu'on leur confie et enfermez soigneusement vos jolis trésors.

Vous ne savez pas à qui ressemble le petit magot que vous éduquez ?

A un sapajou qui m'a donné, un jour, une des plus grandes fiertés de ma vie et dont je ne peux revoir, même une vague image, sans attendrissement.

C'était au Jardin zoologique d'Anvers, lequel fait honte à notre odieux Jardin des Plantes qui, pour les animaux, est une façon de Mazas. Là-bas, dans des façons de palais, et non pas dans de sordides cages, les bêtes ont au moins de l'air, de l'espace et la possibilité de se mouvoir. Leur nourriture est surveillée et il n'arrive pas, comme chez nous, que ce soit messieurs les gardiens qui la mangent.

Donc, dans cet admirable établissement j'évoluais, regardant de ci de là, comme un badaud, [quand de petits cris m'appelèrent. Un mauvais plaisant — il y en a même en Belgique — avait donné, à un tout petit singe comme le vôtre, une noisette, sans lui en avoir brisé préalablement la coque. Le pauvre animal y essayait en vain ses petites dents aiguës. Il était absolument désespéré.

Et, sentant bien qu'il lui faudrait recourir à un autre visiteur pour délivrer la savoureuse amande incluse dans la noisette, il les considérait tour à tour ; puis un petit air de méfiance fronçait son front et, redoutant qu'on ne lui volât son trésor, il reprenait sa noisette et refusait de la confier à un inconnu. C'est alors qu'il m'appela littéralement. Dans cette foule il m'avait distingué et mon physique lui avait inspiré cette flatteuse remarque : celui-ci est un honnête homme incapable de me chipper mon déjeuner, ou il n'y a plus rien à croire ici-bas ! Et tandis que ces choses bienveillantes se passaient dans son cerveau, avec des supplications éperdues de ne pas se tromper, dans ses petits yeux mouvants, il me passait l'objet que j'ouvris de la pointe de mon couteau et que je lui rendis fidèlement. J'avoue que jamais marque de confiance ne me flatta davantage. Et, de plus, dans son langage que j'avais si bien compris une fois déjà, il me remercia !

C'est ce que n'auraient pas fait bien des hommes !









CAUSSÉS

EUTERPE

La sainte porteuse de lyre, dont la chevelure dénouée flagelle l'épaule nue, clame aux airs la gloire des nobles chants. Ecoutez-la :

*

La lyre est l'amie éternelle !
L'art montre l'éternel chemin !
Tout bonheur durable est en elle !
En lui gît tout l'honneur humain.
Aux saintes cordes de la lyre
Vibre, après l'amoureux délire,
Le réveil de notre fierté.
A notre cœur même arrachées,
Elles chantent, sitôt touchées,
Un hymne d'immortalité !

La lyre est la porte fermée
Qui garde le jardin des cieux :
Par elle, à notre âme charmée,
S'ouvre un séjour délicieux.
Comme un chasseur qui tend ses toiles,
Le poète prend des étoiles
Au réseau de ses cordes d'or ;
Et, des planètes effarées
Volant les ailes déchirées,
Fuit dans l'azur plus haut encor !

Sonore, éclatante, vermeille,
Oiseau chantant, flambeau qui luit
La lyre à l'aurore est pareille
Chassant les ombres de la nuit.

Aux ténèbres des jours levée,
Souriante et de pleurs lavée
Elle monte en resplendissant ;
Et, sur nos têtes suspendue,
Fait rayonner dans l'étendue
Nos larmes avec notre sang !

Ainsi parle Euterpe dans sa course éternelle à travers les âges, relevant les vaincus de la vie par l'appel sublime du rêve. Car dans la lyre est la suprême consolation :

La lyre est immortelle et sainte,
Malheur à qui d'elle a douté !
C'est vivre encor que, de sa plainte,
Eveiller l'immortalité !
Que mêler encor son génie
A l'universelle harmonie
Des maux par les autres soufferts ;
Et la lyre pour seul trophée,
D'aller, comme autrefois Orphée,
Pleurer sur le seuil des enfers !

Ce que j'aime dans cette figure d'Euterpe, c'est-à-dire la poésie lyrique est symbolisée, c'est le beau sentiment de fierté qui est en elle, et ce beau frisson de l'au-delà dont son corps virginal est comme enveloppé.





E. DEPLECHIN

AMPHITRITE

C'est à la naissance même de Vénus que nous semblons assister.

Cependant qu'un frisson vermeil
Frange la robe de la nue,
Dans l'air, une ivresse inconnue
S'élève avec l'or du soleil.

Des jardins fleuris jusqu'aux grèves
En un mystérieux roulis,
L'âme des roses et des lis
Apporte le souffle des rêves.

Un lumineux tressaillement
Emplit, avec un bruit de gloire,
La mer, coupe immense où vient boire
La lèvre en feu du firmament.

Le baiser du ciel et de l'onde
Au seuil des horizons unis
Semble mêler deux infinis
Dans une caresse féconde.

Car, la vague ouvrant ses flancs nus
Qu'agite une âme prisonnière,
Le ciel se remplit de lumière
Et la mer enfante Vénus.

Du fond de la conque nacrée
Où la berçait l'éternité,
Surgit l'immortelle beauté
Que les âges ont adorée.

Et l'immortelle trahison
Qui fait amères les caresses,
Avec les formes charmeresses,
Jaillit de sa rose prison.

Autour d'elle les flots, plus calmes,
Ont un murmure de ruisseau,
L'écume, jusqu'à son berceau,
Pousse l'argent clair de ses palmes.

Dans nos cœurs, de ses yeux ardents,
Descend l'effroyable martyre.
Une perle est dans son sourire
Mais la morsure est sous ses dents.

Sur la terre, à jamais damnée,
Vont se poser ses pieds vainqueurs.
L'amour est né, tourment des cœurs !
Charme des yeux, Vénus est née.















LAURENT DARAGON

PSYCHÉ

Le bras gauche doucement ramené pose la main sur le cœur dont Psyché semble épier le battement. C'est que l'âme seulement s'éveille en elle, et avec l'âme, le délicieux pressentiment de l'amour ; c'est qu'une voix déjà chante à son oreille, la plainte immortelle des amants éperdus

*

par le monde dompté. Écoutez, avec elle, ce qu'ils chantent :

Il n'est de maître que l'Amour.
Tous ceux que son pouvoir réclame
Tombent à ses pieds tour à tour.
Brûle donc nos cœurs de ta flamme,
Amour !

Sans maudire jamais l'Amour
Meurent les amants magnanimes
Que sa main frappa sans retour.
Ne compte donc plus tes victimes
Amour !

Hors les ivresses de l'Amour
Toutes les ivresses sont vaines,
Vaine est la lumière du jour.
Bois donc tout le sang de mes veines
Amour !

Hors les tortures de l'amour
Il n'est d'immortelle torture.
Vont aux cieux ceux qui meurent pour
De nos cœurs fais donc ta pâture,
Amour !

Comment la vierge, en qui s'éveille la fleur mystérieuse, ne serait-elle pas profondément troublée par cette chanson ?

C'est à vrai dire, une variante de celle que La Fontaine avait composée, sur le même sujet, dans un petit chef-d'œuvre, trop oublié vraiment, à la Comédie Française.

Tout l'Univers obéit à l'amour.
Jeunes beautés, soumettez lui votre âme.
Les autres Dieux à ce Dieu font la cour
Et leurs plaisirs sont moins doux que sa flamme.
— Des jeunes cœurs c'est le suprême bien.
Aimez ! Aimez ! tout le reste n'est rien.

A moins que ce ne soit les délicieux vers de Corneille qui lui murmurent tout bas :

Je suis jaloux, Psyché, de toute la Nature !
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent.
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent.
Quand il les flatte j'en murmure.
L'air même que vous respirez
Avec trop de plaisir passe sur votre bouche.
Votre habit de trop près vous touche,
Et, sitôt que vous soupirez,
Je ne sais quoi qui m'effarouche
Craint, parmi vos soupirs, des soupirs égarés !

Ces vers sont tout simplement, à mon avis, les plus purement beaux de la poésie française. On voit que ce n'est pas seulement les sculpteurs qu'a inspirés cette charmante vision de Psyché !





FONTAY

APRÈS LA SIESTE

Dans un étirement très doux, comme un fauve, elle désengourdit ses beaux bras, cependant que ses reins souples se tendent comme un arc et ses jambes s'allongent comme pour mesurer leur élastique robustesse. Et sa noble gorge saillit jumellement, cependant que son ventre s'enfle comme une vague harmonieuse.

Elle a dormi dans quelque coin d'ombre très voluptueux, cependant qu'au dehors, la brûlante Canicule dispersait l'or de ses flèches. Et un sourire de bien-être ouvre sa bouche à demi, ce pendant que, sous ses paupières lourdes encore, le regard se rallume comme aux cieux nocturnes les étoiles.

Et l'amant qui guettait, dans cette ombre discrète, son réveil, murmure, sans doute à ses pieds, quelque prière d'amour, celle-ci peut-être :

Ton souffle a passé sur ma bouche,
Mêlé dans l'haleine des fleurs,
Et tes lèvres ont bu mes pleurs,
Toi qui me fus longtemps farouche.
J'ai senti, sous ton long baiser,
Mon sang fuir, mon cœur se briser.
— Ton souffle a passé sur ma bouche.

Un frisson mortel prend mon être
Rien qu'au bruit léger de tes pas.
Tu paraîs et je ne sais pas
Si je vais mourir ou renaître.
Reviens donc, sous un long baisér
Meurtrir mon cœur ou l'apaiser.
— Un frisson mortel prend mon être ;

Ah! par pitié rends-moi ta bouche
Où passait l'haleine des fleurs,
Et, dans mes yeux, sèche mes pleurs,
Toi qui me fus longtemps farouche.
L'ivresse de ton long baiser,
Je n'ai pu, d'un coup, l'épuiser.
— Ah! par pitié, rends-moi ta bouche!

Cependant qu'il exhale ainsi les inapaisements douloureux de son cœur et qu'il évoque le ressouvenir des caresses passées, ce n'est pas sa voix qu'elle écoute, mais le murmure de toutes les choses qui semblaient, elles aussi, attendre son réveil pour lui apporter leur tribu d'hommages, souffles attiédis de l'heure où le soleil descend déjà à l'horizon et qui portent l'âme des fleurs en elle, frémissements légers des feuillages où les oiseaux recommencent à chanter, secouant encore à leurs ailes les brûlures de la méridienne apaisée; tout cet enchantement qui précède les heures de mélancolie et de déclin, quand s'allongeront les ombres au revers des chemins, l'horizon se teignant de vapeurs violettes.

Et celle qui a fait sagement sa sieste n'éprouvera rien de l'allanguissement qu'apporte le déclin du jour à tout ce qui respire. Sa belle chevelure dénouée sur les épaules. elle goûtera, dans les douceurs du sommeil, les fraîcheurs

estivales des nuits courtes pleines d'étoiles où le rossignol égrène les perles sonores de son immortelle chanson.

Alors sera-ce peut-être, pour l'amant qui soupirait tout à l'heure, une occasion meilleure de reprendre sa litanie d'amour. Car la Femme est de tentation plus facile, à cette heure mystérieuse que sous l'enivrement de lumière ou la met les caresses du jour.



Photo. E. Bernard & Çie, 71, rue La Condamine, Paris



Librairie Artistique, Sci[...]ique et Industrielle des Arts et Manufactures

E. BERNARD & Cie

PARIS — 53 TER, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 53 TER — PARIS

Le NU au Salon

PAR **Armand SILVESTRE**

Couvertures en phototypie par JAPHET

Chaque gravure est accompagnée d'un texte de quatre pages par l'Auteur si sympathique et universellement connu : ARMAND SILVESTRE.

1er vol. 1888	. . . .	24	phototyp.
2e — 1889	. . . .	32	—
3e — 1889	(Exposition Univ.)	32	—
4e — 1890	(Champs-Elysées) .	32	—
5e — 1890	(Champ de Mars) .	32	—
6e — 1891	(Nu au Louvre) .	32	—
7e vol. 1891	(Champs-Elysées) .	32	phototyp.
8e — 1891	(Champ de Mars) .	32	—
9e — 1892	(Le Nu de Rabelais, d'après J. Garnier)	32	—
10e — 1892	(Champs-Elysées) .	32	—
11e — 1892	(Champ de Mars) .	32	—

PRIX DU VOLUME : **5 francs.**

LE NU D'APRÈS BOUCHER

PAR **Louis ÉNAULT**

Magnifique album de 20 planches grand in-4°, en phototypie, texte en Elzévir.

Prix en carton : 20 francs.

PARIS-SALON

1re série : 1880-1888

Texte par MM. **Louis ÉNAULT** et **Francois BOURNAND**

Magnifique collection in-8° contenant chaque année les reproductions en phototypie des principaux tableaux du Salon avec texte orné de grandes lettres, vignettes, culs-de-lampe, etc.

Nos 1 —	1880	contenant . .	24	phototypies
2 —	1881	contenant . .	25	—
3 —	1882	1er vol. conten.	40	—
4 —	1882	2e — —	35	—
5 —	1883	1er — —	40	—
6 —	1883	2e — —	40	—
7 —	1883	Triennale . .	36	—
8 —	1884	1er — —	40	—
9 —	1884	2e — —	40	—
Nos 10 —	1885	1er vol. conten.	40	phototypies
11 —	1885	2e — —	40	—
12 —	1886	1er — —	40	—
13 —	1886	2e — —	40	—
14 —	1887	1er — —	40	—
15 —	1887	2e — —	40	—
16 —	1888	1er — —	40	—
[illegible] —	1888	2e — —	40	—

PRIX DU VOLUME : **7 fr. 50**

Prix de la Collection des 17 volumes reliés : **170** francs.

2e série

TEXTE PAR M. **Louis ÉNAULT**

1er volume	1889	contenant 80 reproductions (épuisé)		. . . .	Prix net :	20 francs
2e —	1890	Paris-Salon (Champs-Elysées)	48	reproductions. . .	—	5 —
3e —	1890	— (Champ de Mars)	48	— . . .	—	5 —
4e —	1891	— (Champs-Elysées)	40	— . . .	—	5 —
5e —	1891	— (Champ de Mars)	40	— . . .	—	5 —
6e —	1892	— (Champs-Elysées)	40	— . . .	—	5 —
7e —	1892	— (Champ de Mars)	40	— . . .	—	5 —

Paris. — Imp. E. BERNARD & Cie, 23, Rue des Grands-Augustins.